

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

aubin

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{me} ANNÉE, No 733.—SAMEDI, 21 MAI 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA REINE WILHELMINE DE HOLLANDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—La guerre hispano-américaine, par F. Picard.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Notre Nord-Ouest, par F. Picard.—L'École Littéraire.—Poésie : Un nom glorieux, par J.-B. Caouette.—Nouvelle canadienne : Un fantôme, par L. Fréchette.—A l'autel de Marie, par Lucette.—Aveu, par Liane.—Poésie : Un mendiant, par H. Desjardins.—Nouvelle, par Aimée Patrie.—Poésie : Sur un portrait du Dante, par Emil Nelligan.—Nos fleurs canadiennes, (avec gravure) par E.-Z. Massicotte.—Ave Maria, par Naude.—Le printemps, par Ezré.—Aux pieds de Marie, par A. Lozeau.—Poésie : Prends garde, par L. Fanuel.—La reine Wilhelmine.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Les joueurs d'échecs.—Conseils pratiques.—Devinette.—Théâtres.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de la reine Wilhelmine de Hollande.—La guerre hispano-américaine : Embarquement des troupes à Key-West ; Capture d'un navire marchand par les Américains ; Les engagements volontaires à New-York ; Les membres du gouvernement cubain ; Transport de troupes par voie ferrée ; La canonnière américaine *Indiana* ; Le colonel Cody (Buffalo-Bill).—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Gravures comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les Américains exultent et semblent vraiment avoir perdu la tête.

L'affaire de Manille, à laquelle on ne peut raisonnablement pas donner le nom de bataille, les a tellement bouffis d'orgueil, qu'ils ne savent quelles expressions employer pour célébrer leur facile triomphe, et jamais amiral n'a tant reçu d'éloges pour avoir fait si peu que l'amiral Dewey.

Dewey est un héros, Dewey est le plus grand homme de guerre des temps modernes, Dewey est invincible, Dewey... ! Quelle flotte oserait attaquer Dewey ?

Les journaux l'ont représenté de toutes manières, de face, de profil, de trois-quarts, mangeant, buvant, dormant, en uniforme, en pékin, en caleçon, assis, debout, couché, etc., et toujours grand, immense, phénoménal.

Je viens de le voir dans sa dernière incarnation. Il est perpendiculaire au pont de son navire, et tient un éventail de la main droite, pendant que le pouce et l'index de la main gauche sont occupés à soutenir un cigare à moitié consumé. Autour de lui de la fumée,

beaucoup de fumée, les canons fument, les cheminées fument, le cigare amiral fume...

Et au-dessous cette légende : " Le commodore Dewey s'éventant tranquillement et fumant son cigare pendant le plus fort de l'action."

C'est à faire frissonner.

Or l'action, le plus fort de l'action, voici ce que c'était :

D'un côté, une dizaine de navires grands, forts, cuirassés, armés de canons modernes ; de l'autre, une flottille de vieux bateaux, en bois vermoulu, mal armés et inférieurs aux autres sous tous les rapports.

Les gros canons américains atteignant leur but à cinq milles, pendant que les projectiles espagnols viennent mourir à plus d'un mille des vaisseaux ennemis.

On appelle cela une bataille ! C'est absurde, massacre, serait plus vrai, puisque ces malheureux navires espagnols se sont trouvés dans la position de dix lapins éclopés aux prises avec dix chasseurs armés d'excellents fusils.

L'amiral Dewey se trouvait tout simplement dans la position de chef des dix chasseurs, et je ne trouve rien de bien extraordinaire à ce qu'il ait tiré de son porte-cigare un Crème de la Crème de Fortier, pendant que ses chasseurs tiraient sur les lapins impuissants à riposter.

Qu'on le bombarde vice amiral, qu'on lui donne une épée d'honneur, pour remplacer celle qu'il n'a pas eu la peine de tirer du fourreau, qu'on le coule en bronze si cela plaît à ses compatriotes, c'est parfait : mais, de grâce, qu'on en finisse avec ces salamalecs qui deviennent ridicules.

L'amiral Dewey a obéi aux ordres de son gouvernement ; on lui avait dit de détruire l'escadre espagnole, il l'a fait, en profitant de la sottise de l'amiral ennemi qui est venu se jeter dans la gueule du loup ; il l'a fait sans coup férir, grâce à la supériorité de ses armes, mais enfin, ce n'est pas une raison pour faire un héros de ce brave homme, qui n'a même pas eu l'occasion de se montrer brave.

Il l'est, je l'admets, comme tout le monde, comme vous et moi, ni plus, ni moins, mais,

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Si les Américains ne font pas autre chose que cela, et s'ils n'enfoncent que des portes ouvertes, ils risquent bien de ne trouver d'admirateurs que chez eux.

Quant à l'Espagne, pauvre nation, elle récolte les fruits de son œuvre.

Despote, intransigeante, ennemie du progrès ou plutôt en retard, elle s'est laissée devancer par les nations qui travaillent et progressent.

Orgueilleuse à l'extrême, elle est punie dans son orgueil.

** Au reste, en ce qui concerne les Etats-Unis, voici ce que dit un journal américain, le *Manchester Union*, sous le titre : " Après réflexion " :

A mesure que les détails de la bataille de Manille nous arrivent, et que l'exaltation des premiers transports de la victoire diminue, nous avouons nous sentir mal à l'aise, devant certaines manifestations et réjouissances.

Il nous a été donné de connaître, par la lecture et le récit, toute la bravoure du commodore Dewey, de ses officiers et de ses marins, et nous entendons encore les vantardises de gens qui nous disent comment nous pouvons annihiler les Espagnols et combien nous les avons maltraités, comment, en un mot, nous pouvons dompter toute la création et lui jouer ce bon tour, si elle ne nous reconnaît pas immédiatement comme ses maîtres. Et, cependant, nous sommes toujours à nous demander si les Etats-Unis ont bien quelque raison de prouver leur courage comme nation. Le commodore Dewey est un brave ; oui, c'est un brave. Qui a jamais vu un enfant du Vermont ou un soldat Yankee manquer de bravoure ? Depuis la naissance de la nation, les soldats et les marins américains ont montré, maintes fois, au monde, qu'ils possèdent le plus noble et le plus intrépide courage qui soit donné, et ils sont prêts à en faire preuve, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Malgré tout, nous croyons que l'incident de notre guerre civile, qui jeta le plus de gloire et d'honneur sur nos armes, est celui d'Appomattox où Grant rendit leurs chevaux aux soldats rebelles, pour leur permettre de s'en retourner à

leurs foyers, et aux officiers, leur épée, pour leur témoigner de son estime, ne leur demandant que leur parole de ne plus jamais combattre la République, avec ce sublime adieu : " Soyons en paix. "

A notre avis, Grant ne servit jamais mieux sa patrie qu'en poussant la générosité jusqu'au pardon du rebelle vaincu, et l'honneur de la nation n'a jamais été plus élevé par lui que lorsqu'il prêcha le " pardon et non l'holocauste ".

La nation espagnole est une nation courageuse. Aucun de ceux qui ont lu l'histoire ne le niera. Mais pendant que le monde a grandi, en marchant vers de nouvelles aspirations et un nouvel idéal, s'est orienté, d'après de nouveaux desseins et de nouvelles forces, l'Espagne est restée stationnaire. Elle s'est complue dans l'illusion de sa puissance et de sa gloire d'il y a trois siècles, au point de s'en faire une réalité présente ; et aujourd'hui, la jeune République, pleine de seve et de vigueur, bénie par le Créateur, avec plus de munificence que jamais ne le fut aucune autre nation de la terre, riche, alerte et forte, demande à un peuple en banqueroute, ignorant et dégénéré, de lui livrer son patrimoine et de s'humilier devant elle.

Il y a plus de courage, pour les Espagnols, de se refuser à nos demandes que, pour nous, d'en exiger la satisfaction. Il y a autant de courage à défendre des forteresses antiques et délabrées, avec des canons d'un autre âge et de vieux navires en pourriture, à faire face sans espoir à la défaite certaine, à combattre aussi longtemps qu'on peut tenir debout et voir devant soi, et aller chercher la mort dans l'abîme plutôt que de se rendre—il y a là autant de courage qu'à cribler l'ennemi de boulets et de projectiles avec des canons de dix pouces et des machines à tir rapide et à combattre derrière la puissante armure des navires de guerre les plus perfectionnés de l'univers.

Nous pouvons terrasser l'Espagne. Oui, certes, nous le pouvons. Nous pouvons en faire de même avec l'Italie, la Turquie, la Grèce ou l'Autriche. Et après, quelle gloire en rejaillirait sur nous ? Bien peu, et nous aurions tort de nous en réjouir.

S'il y avait lieu, nous nous glorifierions avec tous les jingos, mais naviguer tout droit, sans rencontre, jusqu'à Manille, bombarder la ville et faire périr un millier d'Espagnols, ne sont pas une affaire comme celle de Bunker Hill et Bennington, comme la bataille de la " Constitution " et de la " Guerrière ", comme celle de la Nouvelle-Orléans, et encore bien moins, comme les combats gigantesques de Gettysburg et de Spottsylvania.

Non, le bombardement de Manille ajoutera peu à notre gloire, et rien du tout, si on le compare à notre lutte pour l'indépendance, la liberté, ou à notre guerre contre la rébellion en armes.

Puissions-nous voir bientôt la fin.

Cet article est bien conçu et, venant d'un organe américain, il n'en a que plus de valeur.

** Cette malheureuse guerre n'occupe pas seulement l'attention des habitants de notre modeste planète, car elle semble chercher à jeter le trouble dans le céleste séjour du Maître de toutes choses.

Les clergés des différentes religions des Etats-Unis implorent le Très-Haut de venir en aide à la grande République américaine, de bénir ses armées, de leur accorder la victoire, par cela même de rétablir la paix.

Les Espagnols, de leur côté, ne restent pas inactifs, et prient nuit et jour pour obtenir le même résultat.

Tout le monde a raison, et chacune des deux nations est persuadée—si l'on s'en rapporte à leurs dires—qu'elle a pour elle le droit et la justice, mais il doit y avoir quelques embarras à décider laquelle des deux sera exaucée, alors que les Espagnols demandent à Dieu de les aider à tuer le plus d'Américains possible et que ceux-ci implorent la même faveur à l'égard des hidalgos.

En vérité, le Dieu des armées se trouve souvent placé dans des alternatives difficiles.

** Ils ne se passe guère de semaine où les journaux ne nous signalent un cas de morsures graves infligées par un chien mal commode. Je viens d'en voir deux depuis huit jours.

Bien que les cas de rage soient assez rares en Canada, il est bon de connaître certaines méthodes employées dans les pays, comme le nôtre, où il n'existe pas encore d'Institut Pasteur.

Un missionnaire Français, en Chine, rapporte qu'ayant vu deux de ses porteurs mordus par une chienne enragée, il manifesta une vive inquiétude à leur égard en présence de cinq Chinois. Ceux-ci lui disent d'un

ton très assuré : " Ne te mets pas en peine, tous les cinq nous avons été mordus par un chien enragé au mois de mars ; nous voici arrivés au mois de septembre, n'ayant jamais présenté aucun symptôme de la rage, et cela parce que nous avons mangé le foie cru du chien qui nous avait mordus. Tes deux porteurs vont manger le foie de la chienne enragée et, comme nous, ils seront préservés de la rage. "

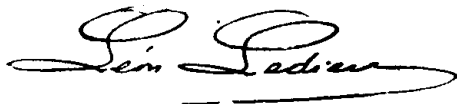
L'événement leur donna raison.

Pline déjà recommandait, dit-on, le même procédé, et nombre de médecins l'ont employé, non sans raison, dans les temps modernes. Le Dr Burnett, de Londres, administrait aux phtisiques de la macération atténuée de poumon tuberculeux, en se basant sur le même principe.

* * Deux trônes sont en grand danger de s'écrouler, celui d'Espagne qui est déjà bien boiteux, et le trône d'Italie qui tremble depuis quelques jours d'une manière inquiétante pour son occupant.

Du nord au sud de l'Italie, un vent de révolte souffle en tempête. A Milan, six cents personnes ont été tuées en une seule journée. Naples, Florence, Turin et bien d'autres villes, sont en révolution.

Encore deux rois et deux reines qui viendront, prochainement, demander un asile à la France républicaine, ce refuge des royautés tombées !



GUERRE HISPANO-AMÉRICAINNE

(Voir gravures)

Nous publions aujourd'hui une jolie double page sur cette horrible chose (singulière rencontre d'adjectifs !) qui a nom : la guerre.

On peut se faire, par ces gravures, une idée de ce qu'est l'embarquement des soldats qui vont se faire tuer pour leur patrie ; de l'aspect d'une salle quelconque durant le temps de l'engagement des volontaires, et de leur attitude quand eux-mêmes signent leur... arrêt de mort.—Si le graveur avait pu nous donner également l'intérieur d'une famille à la nouvelle de la mort de l'enfant de la maison, après un combat sanglant ou parfois, d'une manière plus obscure encore, après une attaque de fièvre jaune ou autre dans un hôpital ignoré !...

Le centre de notre gravure fait voir les différents chefs de l'insurrection de Cuba, destinés, eux aussi, à occuper la place peu enviable de l'objet mis entre l'enclume et le marteau. On verra aussi le célèbre Buffalo-Bill, occupant le coin inférieur à droite du spectateur : serait-ce l'indice de sa disparition et de son oubli total ?... car il est bien, là, dans la situation dépeinte par le célèbre axiome : " Au bout (pour : au bord) du fossé, la culbute ! "—F. P.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 21 mars 1898.

Plusieurs canadiens sont partis pour le Canada. Et, parmi eux : le docteur et Melle Bourgeois (de Trois-Rivières), le docteur et Mme H. Duhamel, et M. Joseph Saint-Charles.

M. Saint-Charles s'en retourne au Canada, après un long séjour en Italie et en France.

A Rome et à Paris, il a continué ses études de peinture en méritant beaucoup d'applaudissements.

Peu de Canadiens ont eu autant de succès que lui comme portraitistes.

M. Saint-Charles était l'un des premiers artistes peintres qui vinrent étudier à Paris et qui donnèrent un bel exemple à tant d'autres.

Son nom est populaire au Canada où il retrouvera ses succès de jadis.

En même temps que les Canadiens cités plus haut, le docteur Louis Gauthier, de Québec, est également parti pour le Canada.

Le Dr Gauthier était, depuis plus d'un an, chef de clinique chez le distingué professeur Abadie, le célèbre oculiste.

Après avoir étudié ici, avec de grands succès, les maladies du nez, des oreilles, de la gorge et tout particulièrement des yeux, il s'en va se fixer dans sa " bonne ville de Québec. "

Voilà plus de deux ans que le Dr Gauthier était parmi nous.

Il fut aussi l'élève des professeurs Panas, de Weccker, Luc et Costel.

Plus d'une fois, il fit de très difficiles opérations, en remplacement de son illustre maître, Abadie.



LE DR GAUTHIER

Le Dr Gauthier a laissé à Paris une foule d'amis qui le regrettent autant que lui-même doit regretter l'unique grande ville charmeuse à un tel point, que ses élus en demeurent les plus heureux captifs. Aussi l'aimable docteur a-t-il donné sa parole qu'il reviendrait bientôt.

Je disais donc que son illustre maître, le Dr Charles Abadie, lui confia plusieurs opérations délicates et difficiles à faire, et que les résultats firent toujours honneur à notre compatriote et ami.

Le Dr Gauthier " connaît son affaire, " selon l'expression d'un professeur célèbre d'ici.

Et, s'il arrache les yeux à ses clients, ce sera avec art !

De tout cœur, nous lui adressons nos meilleurs vœux de réussite, mais nous sommes bien persuadé qu'il retrouvera à Québec les mêmes succès qu'il a obtenus à Paris.

* *

Dernièrement inscrits à la *Revue des Deux-Frances*, 23, rue Racine : MM. les docteurs L.-P. de Grandpré et J.-H. Chalifoux.

Le Dr de Grandpré, venu pour quelque temps, suit les cours d'hôpital ainsi que le Dr Chalifoux qui, lui, se propose de demeurer ici une couple d'années au moins.

* *

De la *Revue des Deux-Frances*, je détache ces quelques lignes d'un avis à ses lecteurs, publié dans son numéro d'avril :

Beaucoup de portraits de célébrités canadiennes sont actuellement exposés dans notre Salle des Dépêches, à côté des originaux des dessins publiés dans notre revue.

Nous avons commencé une bibliothèque spéciale aux œuvres des écrivains canadiens, qui est à la disposition de nos amis et visiteurs. Nous rappelons que les œuvres canadiennes, dont les auteurs nous adresseront deux exemplaires, feront partie de cette bibliothèque et que chacun pourra en prendre connaissance dans notre Salle des Dépêches.

En outre, on me prie de demander aux collaborateurs canadiens de la *Revue* de bien vouloir lui adresser leur portrait pour le cadre des rédacteurs, qui est dans la Salle des Dépêches.

En réponse à un correspondant : *La Revue des Deux-Frances* a deux bureaux au Canada : l'un à Québec, 28, rue Saint-Jean, et l'autre à Montréal, 30, rue Saint-Jacques.

Voici le sommaire de son dernier numéro :

La Chanson de la Toupie (hors texte), J. Doucet ; L'Art et la Morale, F. Brunetière ; L'Eglise d'hier et d'aujourd'hui, Ed. Harancourt ; Sursum corda, Michel Merys ; Pour Cuba libre, A. Steens ; Crépuscule, André Merys ; L'Offrande, D. Riche ; Les Devoirs d'un Ministre, Richelieu ; L'Horloge, G. Guesviller ; Sur un Duel, Rodolphe Brunet ; Les Baladins, S. Merrill ; L'Homme d'Or, Henri Guerlin ; Chronique des Deux-Frances, R. B. ; Un au delà, H. de Châtillon ; La charme aux bœufs, S. Rello ; Causeries sur la mode et le patriotisme, Jeanne d'Antilly ; le chant du cygne, G. Ohnet ; Les Théâtres, Fantasio ; Dessins.

* *

Le grand sujet de conversations parisiennes est la guerre hispano-américaine.

Elle passionne toutes les discussions.

La plupart des journaux français affirment hautement leurs sympathies pour l'Espagne, tandis que les autres désirent être neutres et garder les vieux liens d'amitié qui ont toujours unis les deux grandes républiques sœurs.

Pour nous, qui désirons Cuba libre, toutes nos sympathies iraient aux Etats-Unis, si nous ne craignons l'appétit formidable qu'ils peuvent avoir pour le morceau de sucre convoité.

Nous souhaitons ardemment Cuba aux Cubains ; et nous espérons que frère Jonathan n'a que des sentiments de justice et d'humanité envers les vaillants insurgés.

Inutile de dire combien tous les Canadiens de Paris prennent intérêt au terrible duel qui se prépare.

Paris attend anxieusement les premiers résultats de la pièce tragique dont la scène principale sera l'Océan.



NOTRE NORD-OUEST

Grâce à l'exquise délicatesse de ce bon docteur, M. Brisson, de la Société de Colonisation, et à la gentillesse du secrétaire, M. de Caruffel, il m'a été donné de visiter notre beau Nord-Ouest de Québec, en compagnie de notre excellent ami du MONDE ILLUSTRÉ, M. O. Trempe.

Nous attendons de jolies photographies de ce pays ; nous dirons alors nos impressions de voyage.

En attendant, nous avons voulu exprimer publiquement notre gratitude à ces messieurs du bureau de Colonisation, espérant qu'ils... penseront encore au MONDE ILLUSTRÉ en pareille circonstance.

Quelle reconnaissance à... crochet ! n'est-ce pas vrai ?

FIRMIN PICARD.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

A la dernière réunion de l'École au château de Ramesay le 6 mai courant, M. Jean Charbonneau a donné la dernière partie de sa causerie sur les conférences de M. Doumic à Montréal. Comme précédemment il a vivement intéressé son auditoire.

M. le Dr J.-N. Legault a lu la seconde partie de sa *Poétique moderne* et une *Idylle* dans le genre ancien qui a été fort goûtée. M. le président de l'École, Germain Beaulieu, a terminé la séance par la lecture d'un poème burlesque intitulé : *La mythologie* qui a été un long succès de fou rire.

UN NOM GLORIEUX

ROSA MYSTICA

*Il est un nom que tout chrétien vénère
Et qu'il apprend à chérir au berceau,
Un nom qui brille au ciel et sur la terre,
Dans la cité, comme dans le hameau ;*

*Un nom puissant qui calme l'onde amère
Et mène au port le fragile vaisseau.
Nom glorieux que des hommes de guerre,
En lettres d'or, mettent sur leur drapeau !*

*Et ce grand nom, c'est le vôtre, ô Marie !
Nom que redoute et respecte l'impie
Et que parfois, il invoque à genoux...*

*Que votre nom, ô mère virginale !
Soit le dernier que notre bouche exhale
Quand s'ouvrira l'éternité pour nous !*

J.B. Caouette

UN FANTÔME

La Pointe-aux-Anglais est située dans le bas du fleuve Saint-Laurent.

C'est une langue de terre désolée et hérissée de brisants, qui fait partie de l'île aux Œufs, et sur laquelle, jetée à pleines voiles par un pilote acadien du nom de Paradis, la flotte de l'amiral Walker, qui venait assiéger Québec, se perdit corps et biens, le 22 du mois d'août 1711.

Ce naufrage — un des plus terribles de l'histoire — est resté légendaire, et a donné mauvaise réputation à la côte, où, de ce que prétendent les pêcheurs et les navigateurs des environs, on voit, dans les jours de brouillard, apparaître le fantôme de la fameuse flotte, qui vient s'abîmer sur les roches, comme il y a près de deux siècles, avec un bruit de tonnerre et des clameurs sinistres.

Naturellement, cette mauvaise réputation de la côte a donné naissance à bien des récits plus ou moins effrayants, mais aussi plus ou moins authentiques.

Celui qui va suivre porte cependant en soi un tel cachet de sincérité qu'on ne saurait guère le révoquer en doute.

C'est un inspecteur de marine qui parle — un inspecteur officiellement chargé de visiter cette plage, en 1863, à la recherche d'un navire naufragé, le *Lord Dundonald*.

J'emprunte ce récit, presque mot pour mot, à mon ami et distingué confrère, William McLennan.

—C'était en juillet, dit l'inspecteur de marine, et le temps était délicieux.

Un samedi après-midi, il me vint à l'idée qu'une petite partie de pêche ne pourrait que m'offrir une agréable distraction ; et, ayant fait mettre à l'eau une de nos chaloupes de bord, je partis pour la rivière Mistecapin, accompagné de deux Canadiens-français et de deux sauvages.

Nous passâmes un dimanche charmant.

Trop charmant, car cela nous fit reculer plus qu'il ne fallait l'heure du retour.

La brise était molle ; et à peine avions-nous filé quelques nœuds, que nous fûmes complètement envahis par l'obscurité.

Craignant de faire fausse route, je fis carguer la voile et mettre les avirons dehors, pour longer les sinuosités du rivage.

Les ténèbres augmentaient toujours. Bientôt il nous fut impossible de rien distinguer à quelques pieds de nous.

Bientôt aussi, le vent tomba entièrement, et le calme se fit intense.

On n'entendait que le grincement régulier des avirons dans les tolets, et le bruissement à peine perceptible de la houle sur les galets de la rive.

A chaque palade des rames plongeant dans le fleuve, l'eau dormante et unie comme de l'huile s'éclairait de rapides et phosphorescentes lumières, qui contri-

buèrent encore à rendre l'obscurité plus profonde, et plus profonde aussi l'impression de cette nuit morne.

Tout le monde gardait le silence.

Les hommes ramaient avec ensemble, — l'un d'eux enfonçant de temps en temps son aviron à pic pour s'assurer si le courant ne nous entraînait point au large.

Nous n'étions pas encore à mi-chemin, et il se faisait tard.

J'en pris tout de suite mon parti.

—Allons, mes amis, dis-je, stoppons ! Il est inutile d'aller plus loin ce soir. Nous allons atterrir, et camper ici pour la nuit.

Le son de ma voix — enrouée, c'est vrai, par la fraîcheur humide du soir — m'impressionna presque dans ce grand silence.

A mon étonnement, les Indiens protestèrent avec énergie contre ma proposition.

—Non, non !... Pas aller à terre !... Pas ici !... Mauvaise place !... Mauvaise !...

Aux questions que je leur posai pour connaître le motif de leur répugnance, ils ne répondirent d'abord qu'en répétant le mot de "mauvaise place", avec des hochements de tête significatifs ; mais ils finirent par s'expliquer en disant, sur un ton mystérieux et terrifié, qu'il y avait là une *épitaphe*.

Par *épitaphe*, ils entendaient sans doute une tombe, un tertre funéraire quelconque — lieu de sépulture solitaire de quelque victime de la mer — surmonté de la croix traditionnelle.

L'objection ne me parut pas péremptoire.

J'ordonnai quand même de mettre à terre ; et, m'aidant d'un aviron bien appuyé dans le sable, d'un saut je fus sur le rivage.

Les deux Canadiens ne suivirent, mais les sauvages ne voulurent point se laisser convaincre. Ils déclarèrent préférer s'ancrer au large et passer la nuit sur l'eau.

Sachant pouvoir me fier à eux, je les laissai faire et m'occupai, avec mes deux autres matelots, à nous préparer un campement confortable pour la nuit.

Nous étions munis d'épaisses couvertures ; et, comme la marée avait laissé plus d'un morceau de bois mort sur la plage, nous eûmes bientôt fait d'allumer quelques éclats.

Et aussitôt que le feu eût commencé à flamber en pétillant, nous nous éloignâmes dans différentes directions pour faire une provision de bois sec pour la nuit.

Il faisait encore plus sombre à terre que sur le fleuve.

Le sable ferrugineux du rivage, de couleur foncée, semblait absorber le peu de lumière que projetait notre vacillant foyer.

La chaloupe avait disparu, perdue dans l'obscurité, et je remarquai que nos courses à la recherche de combustible n'étaient ni lointaines ni prolongées.

Je ne crois pas être plus superstitieux qu'il ne faut, mais l'endroit où nous étions avait de sinistres antécédents ; et, depuis des semaines, à la chute du jour, après la journée de travail, j'avais eu les oreilles rebattues de mille histoires de naufragés, de revenants et de vaisseaux fantômes.

Nous avions trouvé des canons et autres épaves enfoncés dans le sable noir de la grève.

Nos matelots en étaient vivement impressionnés ; ces vestiges de la célèbre catastrophe semblaient à leurs yeux comme une confirmation de la terrifiante légende.

En outre, nous étions sous le coup d'une journée de fatigue, et nul doute que notre longue nage dans le silence et les ténèbres n'avait pas peu contribué à nous mettre un peu sur nos nerfs.

Néanmoins, notre flambée de bois mort nous reconforta petit à petit, et nous finîmes par nous mettre courageusement à la besogne.

Quant à moi, je me dirigeai tout droit du côté du cercle d'ombre formé autour de notre brasier, à la recherche d'une bûche quelconque qui pût alimenter celui-ci le plus longtemps possible.

Cette belle et bonne bûche que je cherchais, je faillis trébucher dessus.

La trouvaille faite, rien ne me pressait plus.

Je m'arrêtai et regardai au loin, essayant de découvrir quelques-uns des grands bouquets de pins qui

s'échelonnaient de distance en distance le long de ces rivages solitaires.

Mais l'obscurité était si épaisse qu'on ne pouvait distinguer aucune ligne de démarcation entre le ciel et l'horizon.

Tout était d'un noir d'encre.

Comme j'allais me baisser pour m'emparer de la bûche, notre feu flamba tout à coup en jetant une lueur plus vive, et je m'aperçus, avec une sensation d'effroi inutile à dissimuler, qu'un des bouts du tronc sec reposait sur un tertre, à l'extrémité duquel une croix noire se dressait vaguement dans l'ombre.

Je retrouvais là l'*épitaphe* dont les sauvages avaient parlé.

Vous comprenez sans peine que la rencontre manqua de gaieté, dans les circonstances particulières où nous étions, au milieu de cette nuit d'une opacité lugubre, et sur cette Pointe-aux-Anglais réputée pour ses histoires de revenants.

Je l'admets, je ne me sentais pas à mon aise.

Mais j'étais venu à la recherche d'une bûche ; je l'avais trouvée, et je tenais à l'avoir, en dépit de toutes les croix funéraires du golfe.

Je m'agenouillai donc pour la charger sur mes épaules.

Pourquoi je relevai la tête ? Je n'en sais rien.

Mais, jugez de l'indicible terreur qui me saisit à la gorge, lorsque j'aperçus devant moi, de l'autre côté de la tombe, une grande figure sinistre, avec une longue main blanche, droite et immobile, levée menaçante de mon côté.

Je lâchai la bûche, et bondis sur mes pieds.

Au même instant, l'apparition s'évanouissait dans le noir.

Ma première impression fut une peur irréfléchie. J'aurais voulu fuir, mais j'étais presque paralysé. La vue de cette chose effrayante m'avait figé sur place.

Je restai là, debout, muet, en face de cet impénétrable rideau de ténèbres, les cheveux dressés d'épouvante, jusqu'à ce que la réflexion, l'orgueil — et mes nerfs sans doute — reprenant le dessus, je me dis :

—Il me faut pourtant cette bûche quand même !

Et je m'agenouillai de nouveau devant la tombe.

Pour le salut de mon âme, je ne pus m'empêcher de lever encore une fois les yeux devant moi, bien que je me fusse juré, une seconde auparavant, de n'en rien faire ; et des gouttes de transpiration froide me tombèrent du front, lorsque j'aperçus encore le fantôme, tout droit et impassible, son redoutable geste toujours dirigé vers moi.

De nouveau, la peur me redressa.

Et de nouveau, la vision s'évanouit.

J'eus la présence d'esprit de ne pas faire appel à mes camarades, qui n'eussent pas manqué de s'enfuir, en me laissant seul devant cette tombe et ce spectre dans cette nuit noire.

Un bain d'eau froide ne m'aurait pas plus glacé ; mes genoux s'entre-choquaient ; j'avais à peine la force de me tenir debout.

Enfin, mû par je ne sais quel instinct de bravade désespérée, je me baissai derechef et saisis avec rage l'extrémité de la bûche.

Mais, quand j'aperçus pour la troisième fois le formidable fantôme, toujours debout et toujours menaçant, sa blancheur sépulcrale se détachant blafarde et farouche sur le fond noir de l'horizon, je faillis m'écraser contre terre avec un râle d'agonie.

Mes sens me revinrent, cependant, et cette fois je me relevai en reculant de côté.

A ma profonde surprise, le fantôme ne disparut pas.

Au contraire, un éclat de lumière soudain projeté par notre feu de camp le rendit plus visible que jamais.

Alors mes nerfs se détendirent.

Un soupir — presque un cri de soulagement — s'échappa de ma poitrine.

J'avais tout compris.

Il y avait là, la souche à demi déracinée d'un vieux pin, que le vent et la pluie avait dépouillée et blanchie, bizarrement dressée avec une branche sèche projetée du côté de la tombe.

Par un hasard tout particulier, je n'étais avancé en droite ligne entre notre feu et cette souche, de façon,

tant que je restais debout, à lui intercepter la lumière.

Du moment que je me baissais, la souche s'éclairait dans son attitude fantastique, et disparaissait aussitôt que ma silhouette s'interposait entre elle et la flamme de notre bûcher.

Si je m'étais seulement écarté d'un pas, pendant les longues minutes d'angoisse que je venais de traverser, le mystère aurait à l'instant cessé d'en être un pour moi.

D'un autre côté, si je m'étais enfui à la première alarme, j'aurais pu raconter — et de bonne foi — une des plus belles histoires de revenant qui aient jamais donné la chair de poule aux amateurs de "contes à ma grand'mère".

Suzanne Richette

A L'AUTEL DE MARIE

A ma mère.

Le beau mois de mai est enfin revenu ! Avec quelle ardeur nous l'appelions ! Pour nous dédommager de la lenteur qu'il a mise à venir, la nature le pare de ses habits de fête les plus riches et les plus somptueux.

Le soleil se fait plus brillant, comme pour nous éclairer davantage, afin de nous mieux faire admirer l'œuvre de Dieu, celui qui dirige les astres avec tant d'habileté ; et plus chaud, comme pour lui offrir un rayon de sa tendresse et de sa reconnaissance.

Pour célébrer le beau mois de Marie, les arbres se sont chargés de bourgeons qui bientôt formeront un superbe manteau de feuilles jeunes qui se balanceront gracieusement au moindre caprice du vent.

L'herbe reverdit et étale déjà un magnifique tapis vert agréable à la vue. Les oiseaux nous font entendre de nouveau leurs mélodieux concerts et leurs symphonies harmonieuses. Les fleurs en s'épanouissant exhalent leurs suaves parfums.

Pourquoi toutes ces beautés que le ciel nous envoie ? C'est pour orner l'autel de Marie.

En effet, les fleurs ne sont-elles pas la plus belle

offrande qu'on puisse faire à la reine des anges ? Le lis si éclatant de blancheur et de pureté, est le symbole de l'innocence ; la rose qui est la reine des fleurs, l'héliotrope qui dit l'amour maternel, le lierre emblème de l'attachement et tant d'autres telles que le jasmin l'œillet, la narcisse, le muguet, la pensée.

Tout dans le mois de mai est beau !

Les cérémonies que nous avons, le soir, ne sont-elles pas touchantes ? Les chants qu'on adresse à la Vierge en son sanctuaire béni ne sont-ils pas faits pour causer de douces émotions ? Quelle joie ils répandent dans nos cœurs !

Notre bonne mère du ciel semble bien heureuse de voir ses enfants groupés autour d'elle, lui rendant hommage pour des bienfaits reçus, mettant en elle toute leur confiance, lui disant leurs peines et lui demandant de nouvelles grâces.

Aussi elle ne laisse jamais sans secours ceux qui l'implorent. L'expérience nous le prouve tous les jours.

LUCETTE.

A V E U

La nuit étendait ses grandes ailes sur la terra, les étoiles montraient déjà leur lumière discrète, et la lune se levait drapée, comme une vierge, dans de longs voiles blancs.

C'était une de ces nuits splendides d'Orient auxquelles le silence et le parfum mystérieux enveloppant toute chose, donnent un charme infini.

Sur la terrasse d'une magnifique habitation, l'ange de la nuit semblait verser à flots la grâce et la beauté. L'ombre épaisse des grands arbres, la pâle lumière effleurant la corolle des fleurs, le bruit lointain de la ville, le murmure du vent, tout, dans ce coin privilégié, portait à la rêverie douce et tendre.

Dans ce cadre magnifique apparaissait, fée charmante de l'endroit, une gracieuse jeune fille. Sa taille svelte, ses cheveux bouclés, que dorait un pâle rayon de la lune, montraient cette frêle créature dans tout l'épanouissement de sa beauté.

Pourtant, à cette heure silencieuse, inclinée sur la balustrade, les yeux perdus dans le vague, elle semblait la personnification de la mélancolie et de la tristesse.

A quoi songeait la belle Musulmane ? Regrettait-elle un être aimé ; revoyait-elle, comme dans un songe, les récits fantastiques de ses esclaves, ou bien trouvait-elle trop étroite sa prison dorée ?... Fatmé seule aurait pu le dire.

Tout dans ce château, naguère tant aimé, avait changé ; c'est en vain qu'elle cherchait à réveiller sa gaieté envolée, en vain qu'elle rappelait sur ses lèvres les chants joyeux : son âme fuyait, fuyait toujours, emportée dans un monde inconnu ; et c'est seule sur cette terrasse solitaire qu'elle sentait renaître un peu de calme dans son cœur.

Elle devait être bien occupée en ce moment, car elle ne vit pas une ombre glisser vers elle ; ce ne fut qu'au son d'une voix douce et mâle qu'elle détourna la tête. Devant elle se tenait un homme d'une haute stature, dont la figure noble et fière inspirait le respect. On devinait sous cette poitrine un cœur vaillant et bon, quoiqu'il portât le costume des esclaves.

Il s'inclina devant la jeune fille et lui présenta une lettre.

— Ah ! c'est vous, Robert, dit-elle de sa voix mélodieuse.

Lentement, lentement, comme si cette apparition faisait suite à son rêve, elle se redressa, pâle et tremblante, et plongea son regard dans celui du jeune homme.

Que se passa-t-il entre ces deux êtres ? Quelle sympathie secrète unissait l'esclave chrétien à la belle Musulmane ? Nul n'aurait pu le dire : mais à ce moment ils se comprirent sans doute, car, avec une grâce charmante, Fatmé détacha une rose de son corsage et la présenta au beau jeune homme courbé devant elle. Il étendit la main, et leurs doigts s'enlacèrent sur cette frêle fleur.

Ils restèrent longtemps ainsi, émus et silencieux, entendant battre leurs cœurs dans le calme de la nuit. Puis, dominant son trouble, Fatmé murmura :

— Vous êtes noble et bon ; l'esclave devient maître et la Mahométane chrétienne.

La brise semblait plus douce, le parfum plus pénétrant, et la lune cressa d'un reflet plus pâle les heureux fiancés.

Fatmé pouvait chanter encore.

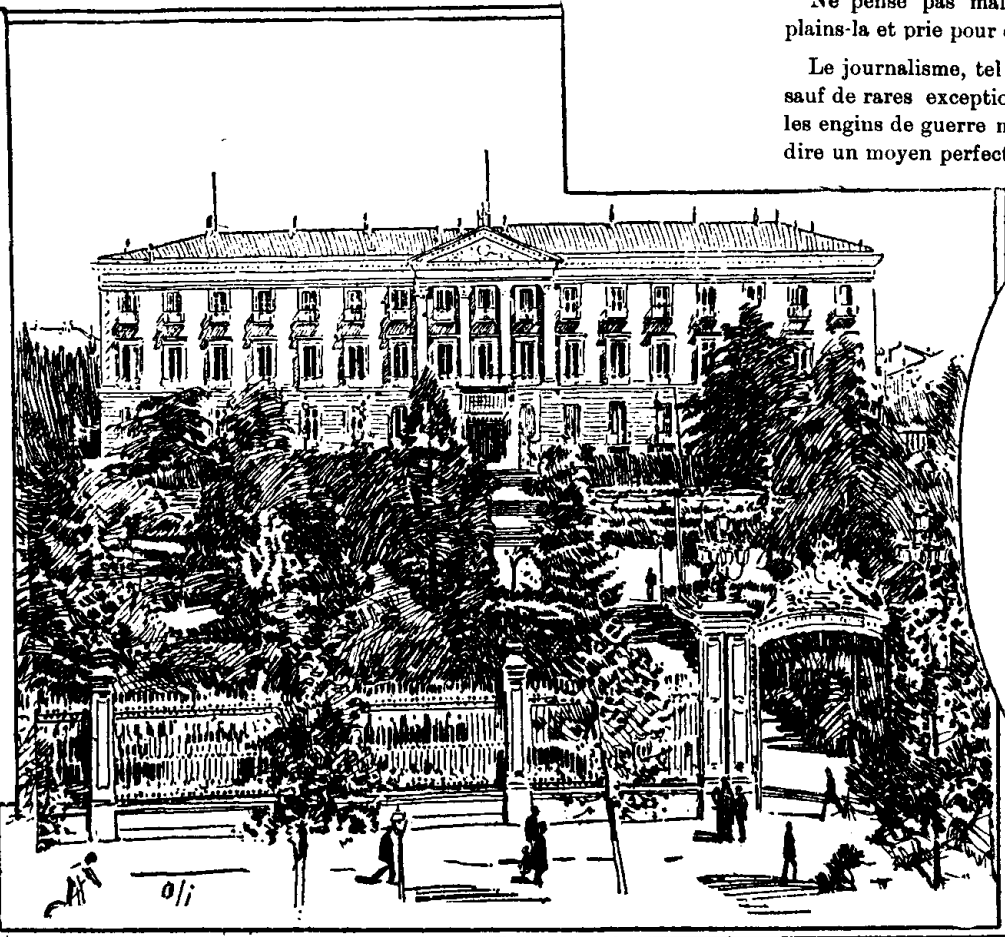
LIANE.

Ne pense pas mal de cette personne coupable ; plains-la et prie pour elle.

Le journalisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui et sauf de rares exceptions, est aux intelligences ce que les engins de guerre modernes sont aux corps, c'est-à-dire un moyen perfectionné de tuer les âmes.



CAPITAINE
DE CAVALERIE ESPAGNOLE



CAPITAINE
D'INFANTERIE ESPAGNOLE

LE MINISTÈRE DE LA MARINE A MADRID

UN MENDIANT

*Je l'ai vu souffreteux, passer près d'une borne.
Fixant ses yeux au sol, seul horizon qui borne
Son cœur et son esprit ; je l'ai vu le vieillard,
Le mendiant qui rit au plus jeune gaillard,
Tendre sa main calleuse au passant qui s'amende
Et qu'il suit d'un regard d'éternelle demande ;
Insulté dans la rue à cause de l'effroi
Empreint sur ses haillons et son visage froid ;
J'ai vu sur son front triste et sur sa bouche blême
Qu'il gardait dans son cœur quelque chose qu'il aime,
Qu'il traînait avec lui son âme et sa fierté,
Et j'ai vu dans ses yeux briller la liberté,
Vivante en lui toujours, lui réchauffer son être,
Lui qui nous aime tant sans vouloir nous connaître,
L'infortuné d'ici, cet homme qui pourrit
Parmi la ville et l'or ; lui pour qui rien ne rit,
Et dont nul ne voudrait savoir la pauvre histoire :
Il espérait hier ; son père eut de la gloire,
Mais aujourd'hui plus rien. Toujours, comme un lézard
Il se chauffe au soleil d'avril ; à tout hasard
Il s'en va dans la vie, infortuné les villes,
Des pavés, des égoûts et des aumônes viles,
Il s'en va vers la mort reposer sa douleur,
Et, je l'ai vu, pourtant, défier le malheur.*

Henry Regardius.

NOUVELLE

Chaque fois qu'il m'arrive de croiser sur la rue la cornette blanche de l'une des jeunes filles de Marguerite Bourgeoys, mon esprit, d'un rapide essor, s'en va saluer au fond de son couvent une modeste vierge que j'ai connue dans le monde, il y a quelques années, et dont on m'a raconté depuis le sublime dévouement.

Plusieurs fois déjà, j'ai eu la tentation d'étaler aux yeux de mes lecteurs cette page admirable d'une vie ignorée : toujours un scrupule m'a retenue.

« Ai-je le droit, me suis-je demandé sans cesse, de remuer du bout de ma plume les cendres du douloureux mystère qui bouleversa la vie jusque là sans orage de cette héroïque enfant ? »

Mais, bah ! je n'hésite plus !... Qui dira à l'humble religieuse que son sacrifice ne fut pas connu de Dieu seul ?

Ma faible voix ne saurait avoir d'écho dans le silence du cloître à l'ombre duquel elle vient de voir fleurir son vingt-sixième printemps. Je me décide donc à vous transmettre, telle qu'on me l'a dite à moi-même, sa courte histoire.

Je veux n'y rien changer : ce qui, en me donnant l'avantage d'employer un plus brillant coloris, me forcerait, peut-être, à sacrifier la vérité du dessin à laquelle je tiens avant tout, vu la leçon qu'elle comporte.

* * *

Elles étaient deux sœurs :

Alice petite blonde—trop blonde—avec des yeux bleus indécis et des cheveux d'or pâle.

Egoïste, volontaire et ne possédant aucun des charmes qu'elle se prêtait dans sa sottise vanité qui la faisait se croire supérieure à sa sœur Berthe, de deux ans sa cadette.

Celle-ci de taille moyenne, brune avec un teint d'albâtre. Deux yeux noirs, par où s'échappait la flamme ardente de son âme de feu, trouaient le marbre blanc de sa figure que couronnait l'abondante soie bouclée de sa chevelure sombre. A l'encontre de son aînée qui n'avait su que se parer d'un mince vernis, Berthe possédait une instruction solide et variée et était, de plus, une pianiste émérite.

Ajoutez à cela les charmes d'une douceur angélique, d'une vive intelligence : voilà mon héroïne.

Dans la pleine éclosion de ses dix-neuf ans, l'avenir ouvrait devant elle les « portes d'or de son palais enchanté. » Et, quand l'œil perdu dans le bleu du ciel, elle semblait suivre au bord de l'horizon quelque douce vision, l'expression heureuse de son jeune visage trahissait la fête intérieure de ses pensées !

Déjà, elle aimait.

Il y avait un an qu'elle avait rencontré, dans le monde, Americ B..., ce colosse au regard si doux quand il se reposait sur elle, et son âme, qui ne connaissait d'autre amour que la tendresse profonde qu'elle avait donnée à sa mère, à sa sœur, son âme vierge encore n'avait su résister aux sollicitations du sentiment nouveau qui germait en elle. Elle avait deviné qu'il était son esclave, ce grand garçon si beau dans sa force ; et cela la rendait fière de se dire, parfois, que d'un geste de sa petite main elle pouvait amener à ses pieds cet Hercule qui devait faire trembler bien des hommes.

Et elle avait raison de penser ainsi : Americ aimait passionnément cette fleur suave que Dieu semblait avoir jetée sur sa route pour l'orienter, lui, le voyageur égaré dès ses premiers pas dans la vie.

Il avait vingt-sept ans déjà quand, pour la première fois, il s'était trouvé assis près de Berthe, dans le salon de son père.

A l'instant conquis par tant de grâce et d'innocence, lui le viveur qui, hier, ne rêvait que courses folles et plaisirs grossiers, il s'était senti honteux de la vie dépravée qu'il cachait sous des dehors honnêtes et séduisants ; et pour se rendre digne de cette enfant si puissante dans sa faiblesse et ignorant jusqu'à l'empire de ses charmes, il avait rêvé de devenir un homme utile.

Quelques semaines plus tard, il lui avait avoué le trouble de ses pensées et elle, rougissant sous l'aveu, avait trahi, sans artifice, l'état de son cœur.

Depuis, l'écolière avait correspondu avec son prince charmant, tout heureuse du mystère dont elle enveloppait ce premier roman. Il lui eût semblé que le dévoiler à son père, vieillard rigide dont elle connaissait les principes sévères, à sa sœur qu'elle jugeait envieuse malgré son affection, c'eût été lui enlever cette poésie suave qui la grisait...

* * *

Un soir, pourtant, entre deux caresses, cachant son front rougissant dans le sein maternel, elle avoua le chaste amour qui inondait son âme et la tendresse de celui qui, bientôt, demanderait sa main.

La pauvre femme, redoutant la décision du mari dont elle connaissait les maximes brutales, ne répondit rien d'abord ; mais deux perles brillantes jaillissant de ses yeux glissèrent sur ses joues pâlies, et allèrent se perdre dans les cheveux de sa fille ; puis, la serrant fortement contre sa poitrine :

—Quoi qu'il arrive, mon enfant, sois soumise et résignée : et, si tu dois souffrir, viens pleurer dans mes bras comme quand tu étais petite.

Cette parole jeta comme une douche glacée sur les expansions de Berthe.

—Tu me fais peur, dit-elle, en regardant ardemment sa mère ; papa a des caprices étranges, c'est vrai : mais il ne peut vouloir mon malheur et sans lui, tu sais...

Elle n'acheva pas et, tendant sa lèvres pour le baiser du soir, elle alla se mettre au lit.

Dans son sommeil, elle eut un rêve étrange.

Elle se vit dans un vaste jardin. Le sable de l'allée était jonché de fleurs fraîchement cueillies et embaumant l'air du plus doux arôme. A l'extrémité, Americ les bras chargés d'une nouvelle cueillette, l'appela doucement. Elle voulait courir vers lui mais elle ne le pouvait, retenue qu'elle était par une force invincible : tandis que, dans le clair de la feuillée, elle voyait, s'approchant, son père et sa sœur.

Ils passèrent si près d'elle, qu'ils la frôlèrent presque, et, s'avançant toujours sans la regarder, Alice allait s'arrêter devant Americ qui, mettant un genou en terre, déposait à ses pieds son odorante moisson.

A ce spectacle, Berthe sentit son cœur se briser dans sa poitrine et se rejeta vivement en arrière pour ne plus voir. Dans ce mouvement elle s'éveilla :

—O mon Dieu ! c'était un rêve, merci, fit-elle reconnaissante.

Mais, ne pouvant plus dormir, elle fut agitée, inquiète le reste de la nuit, retournant sans cesse dans son esprit les moindres détails de cet affreux cauchemar.

Pourtant, quand les feux du jour inondèrent sa virginale chambrette, elle se dit confiante :

—Non, un si beau soleil ne saurait éclairer pour moi un jour de malheur... Oh ! être à lui, ne vivre que pour lui, lire dans ses yeux l'ivresse de son âme, poser ma tête sur son épaule aux heures d'amoureuses confidences !...

Puis, se mettant à genoux, elle pria, ce matin-là, avec plus de ferveur que de coutume.

* * *

Trois jours sont passés depuis que notre héroïne recueillie, auprès de sa couche, adressait à Dieu une silencieuse prière. A cette heure elle est inclinée sur sa table de travail écrivant une lettre : jetons un indiscret regard par-dessus son épaule.

Mon cher Americ,

J'ai interrogé mon cœur. Il est à vous de moitié ; mais l'affection qu'il éprouve n'est pas l'amour que vous avez espéré. Vous êtes mon frère, et mon fiancé, c'est Dieu !

Depuis longtemps mes regards se tournaient vers le cloître ; mais l'heure n'était pas venue, sans doute, d'en franchir le seuil, puisque mon divin Ami a permis que je me sois attardée dans le monde et que j'aie hésité même devant votre tendresse, Americ !

Aujourd'hui, ma résolution est irrévocable ; je connais ma vie et j'y cours : n'essayez plus de me retenir, vous me feriez souffrir en vain...

Nous avons rêvé tous deux : oubliez, vous aussi, et que vos yeux s'ouvrent maintenant à la réalité.

Il est, près de vous, une femme qui vous aime de toute son âme : aimez-la, vous serez heureux. Du fond de mon couvent, je prierai mon royal Epoux de vous bénir.

Cette femme, c'est Alice, c'est ma sœur.

Et maintenant, adieu ! soyez heureux.

BERTHE.

Son père avait parlé : elle se soumettait...

Héroïque Berthe, angélique enfant ! Non, le monde n'était pas digne de vous posséder !...

A cette sœur égoïste dont elle avait surpris l'amour inconsidéré, elle sacrifiait d'un seul coup le rêve de sa vie et le bonheur, peut-être, de l'homme qu'elle adorait.

* * *

Quatre mois plus tard, dans l'église de A..., un mariage était célébré en grande pompe : Americ épousait Alice. Dans l'immensité de son amour pour Berthe, il n'avait voulu rien lui refuser et, ne pouvant la posséder, aveuglément il lui obéissait.

Un peu pâle dans sa riche toilette de fille d'honneur, elle semblait heureuse, toute souriante aux époux, se multipliant pour tous, amusant la société en mettant à contribution ses divers talents avec la bienveillance modeste qui la caractérisait. Mais, à la fin de la journée, quand les mariés partirent pour leur résidence de B..., elle s'enferma dans sa chambre et n'en sortit que le lendemain.

Que fit-elle tout ce temps, dans l'isolement et le silence ?... Nul ne le sut que Dieu, qui féconda ses larmes...

A six semaines de là, elle prenait le saint habit dans la maison où elle avait fait son éducation.

* * *

Sept années ont passé sur son sacrifice et, dans la paix du cloître, l'humble servante du Christ semble avoir trouvé avec l'oubli la seule félicité digne de son grand cœur : mais là-bas, dans le monde, la graine sublime du dévouement n'a pu germer dans le sol ingrat où elle l'avait jetée. Alice n'a pu retenir auprès d'elle son mari qu'elle n'a pas su conquérir, et trois chérubins pleurent dans ses bras l'abandon de leur père.

Le vieillard qui a été le régisseur de ce drame intime dort maintenant dans la tombe, emporté par le remords, peut-être ?...

Il ne m'appartient pas de faire la part à chacune de ces consciences si diversement agitées ou coupables, mais tout malheureux est digne de pitié. Americ, en épousant la femme inconséquente capable d'accepter cet infâme marché, n'avait pu lui donner que son nom et sa fortune : son cœur était à jamais à la douce enfant qui, la première, l'avait fait battre.

AIMÉE PATRIE.

SUR UN PORTRAIT DU DANTE

Que ton visage est triste et ton front amaigri.
AUGUSTE BARBIER.

*C'est bien lui, ce visage au sourire inconnu,
Ce front noirci du hâle infernal de l'abîme,
Cet œil où nage encor la vision sublime :
Le Dante incomparable et l'Homme méconnu.*

*Ton âme herculéenne on s'en est souvenu,
Loin des fourbes jaloux du sort de leur victime,
Sur les monts éternels où tu touchas la cime
A dû trouver la paix, ô Poète ingénu.*

*Sublime Alighieri, gardien des cimetières !
Le blason glorieux de tes œuvres altières,
Au mur des Temps flamboie ineffaçable et fier.*

*Et tu vivras, ô Dante, autant que Dieu lui-même,
Car les Cieux ont appris aussi bien que l'Enfer
A balbutier les chants de ton divin Poème.*

Emil Mellighan

NOS FLEURS CANADIENNES

LA MILLE-FEUILLE OU HERBE A DINDE

Achillée mille-feuille : Achillea millefolium. — (Famille des Composées)

La mille-feuille présente ce fait rare que son nom scientifique est plus sonore et beaucoup plus poétique que son nom populaire : en ce pays du moins. C'est peut-être à cause de cela qu'elle est une de nos plantes sauvages les plus dédaignées. Cependant, lorsqu'on la considère attentivement on est forcé d'admettre qu'elle est tout aussi jolie que ses sœurs. Très commune dans nos campagnes, elle pousse ordinairement dans les terrains secs, sur les bords des chemins et près des habitations. Sa fleur lilliputienne, plus souvent blanche, quelque fois rose, est disposée en capitule et les capitules en un joli corymbe de deux à trois pouces de diamètre.



Les feuilles qui sont alternes et peu nombreuses sont subdivisées à l'infini ; ce qui a valu le nom de mille-feuille à cette plante. La variété rose est d'un effet charmant dans les jardins où on lui permet de pousser en touffe ou en bordure.

On prétend que Chiron le Centaure enseigna les propriétés médicinales de cette plante à son élève Achille. Ce dernier les révéla ensuite aux hommes, qui lui donnèrent son nom en souvenir.

En France on l'appelle vulgairement : *Souci de Vénus, Herbe aux coupures, Herbe aux militaires* et

c'est à cause de cela sans doute qu'elle est devenue le symbole de la guerre.

Comme question de fait, elle ne vaut rien, malgré sa grande réputation pour la cicatrisation des blessures, mais c'est un tonique amer que l'on emploie avec succès, paraît-il, pour calmer le système nerveux.

Au Canada, on nomme la mille-feuille : *herbe à dinde*, parce que les cultivateurs l'emploient hachée et mêlée à du lait caillé pour nourrir les dindons durant l'été.

Que ce détail cependant ne nous empêche pas d'examiner la petite achillée, car ce n'est pas sa faute si nos compatriotes l'ont affublée d'un nom ridicule.

B. J. Massicot

AVE MARIA !

L'aurore du mois des fleurs a lui, et le soleil a brillamment fêté cette première journée. La nature a frémi sous le souffle pur des premiers parfums de mai, et cette jeune beauté de la belle saison est le plus suave fleuron qui s'attache aux fils légers et souples de la vierge, se berçant dans les vapeurs roses du matin ou dans les voiles d'or du soir.

Les sourires du printemps réveillent la nature quelque temps endormie sous le poids des neiges et des glaces. Avril débute en charmeur, ramène les oiseaux aux nids et le bruit des vagues qui chantent entre les rives des baies. Mais ce gracieux mois a encore de plus sereines grandeurs. . . quelque chose du Ciel descend sur la terre et partout le nom de Marie est chanté durant ce mois qui lui est consacré !

Ma campagne où Dieu a réuni tant de poétiques beautés, a été heureusement partagée ; la foule émue est venue ce soir chanter le Rosaire, douce prière qui a dû monter jusqu'au trône de Marie, portée sur les ailes des anges.

La parure de l'autel était belle ! la brillante illumination semblait, de la gloire de la Reine du Ciel, un merveilleux rayon qui, échappé du Paradis, apparaissait aux regards éblouis ! Le chant continuait pieux et touchant, pendant que l'encens montait comme un nuage d'argent jusqu'à l'ostensor rayonnant.

Belles cérémonies du plus beau culte, quel bien vous faites à l'âme ! car créée semblable à Dieu, elle en a gardé quelque chose d'Infini, qu'elle ne peut bien sentir que lorsque les splendeurs du Ciel semblent se dévoiler, pour lui laisser savourer la douceur du mystère ! Alors, réconfortée aux sources pures de la Foi, elle peut continuer la lutte de la vie qui a de douloureux secrets, de cruelles séparations, de navrantes blessures.

L'Ave Maria est un doux refrain aux lèvres des chrétiens ! L'Ave est nécessaire pour le pèlerin, c'est le passe-port du voyageur ! Ave Maria ! c'est le salut printanier, le cri du cœur de l'enfant à sa mère ! Ave Maria ! recevez mes humbles violettes, douce Madone de ma chambrette, vous que l'on vient de prier aux pieds de votre autel où votre image nous sourit !

NAUDE.

LE PRINTEMPS

O printemps si désiré ! toi, vers lequel on soupire depuis de longs mois : te voilà, je te salue, je t'aime !

Tout renaît sous les rayons de ton soleil vivifiant ! Le nature entière jette un long soupir de soulagement : elle a retrouvé l'espérance, qui s'était envolée avec les dernières feuilles de l'automne, et déjà reparait dans les plaines, sur les coteaux.

Plus de tempêtes effroyables, plus de ces avalanches de neige recouvrant presque entièrement la cabane du bûcheron. L'aiglon glacé s'est enfui, et bientôt la douce brise viendra tempérer les rayons trop ardents du soleil.

Doux printemps, poursuis ton œuvre si bien commencée. Dispense aux mortels, avec mesure, le soleil, la pluie, la brise, la fraîcheur du soir, la rosée du matin, et tous ces éléments variés qui constituent ton trésor.

Mais je devance le temps, je me transporte en pensée à la fin du beau mois de Marie. Là je m'arrête et je contemple.

O spectacle touchant ! ô admirable nature ! Ma faible plume hésite et se refuse à décrire de si belles choses. Les feuilles ont brisé leurs enveloppes, elles se sont épanouies, formant dans la forêt de véritables toits de verdure. Mille petits êtres se jouent dans ces charmantes demeures aériennes. L'oiseau y a fixé son nid, et désormais les échos des bois retentiront des accents mélodieux, enjoués ou plaintifs du rossignol. Les autres petits oiseaux unissent leurs voix à celle du roi des chœurs, et forment ainsi un chœur aussi varié que doux à entendre. Qui n'a pas été éveillé le matin par les joyeux accents d'un chœur

semblable ? Qui a pu écouter ces chants sans en être ému ?

Les fleurs, de toutes parts, s'épanouissent aux premiers rayons du soleil levant. Elle saluent avec joie ce foyer de lumière et de chaleur, relèvent leurs têtes courbées sous les froides ombres de la nuit. Des perles scintillent aux feuilles, et donnent à la verdure un plus grand éclat.

L'abeille matinale butine de fleur en fleur, et s'enfuit en bourdonnant. L'aviron fend les ondes sous le bras vigoureux du nautonnier.

On entend la voix, tantôt lente, tantôt vive du labourer. On voit les petits agneaux bondir auprès de leurs mères. A quelque distance, sur le bord d'un clair ruisseau, un grand orme étend ses branches touffues au-dessus du sol couvert de gazon.

Deux amants, fuyant les rayons brûlants du soleil, sont venus se réfugier à l'ombre de cet arbre bienfaisant. Le paysage qui les entoure les plonge bientôt en une suave rêverie. Le ruisseau coule à leurs pieds, mariant ses ondes à celles d'une source voisine ; le bruit des eaux limpides, tombant sur les cailloux, charme leurs oreilles attentives.

Ils se plaisent à écouter ce doux murmure, et ce chant monotone semble bercer leurs cœurs occupés d'une même pensée. Levant les yeux, ils voient à travers le feuillage épais les petits oiseaux se poursuivant de branche en branche : ils écoutent leurs voix, ils sont témoins de leurs innocentes amours.

C'en est trop pour ces jeunes gens. Ils se regardent l'un l'autre dans la prunelle des yeux.

O regard expressif ! regard d'amour, où brûle la plus pure flamme ; regard plein de douceur ! Peut-il y avoir pour ces jeunes cœurs un moment plus heureux ? Leurs yeux disent ce que ne peuvent exprimer les paroles. N'est-ce pas le plus doux et le mieux compris des langages ?

EZRÉ.

AUX PIEDS DE MARIE.

Tout fleurit dans la nature. Les arbres ont revêtu leur parure nouvelle. Les gentils petits oiseaux, hôtes charmants, reviennent gazouiller leurs chansons toujours gaies.

Durant le mois de mai, le plus beau de l'année, le mois de la Vierge Marie, tous les soirs on voit s'acheminer des groupes joyeux que les cloches appellent au sanctuaire sacré de la Mère de Dieu.

Chacun se dirige avec respect, mais avec entière confiance, vers l'autel tout resplendissant de lumière, où le parfum des fleurs fraîchement cueillies se mêle à celui de l'encens qui monte en spirale vers le trône de la Vierge.

Là, pieusement on s'agenouille, et les prières des fidèles, recueillies par des anges, sont déposées dans le séjour des bienheureux.

Ici, c'est une mère qui conjure la Vierge clémente de veiller sur sa famille affligée, de la consoler et de lui rendre moins lourde sa tâche journalière. Là, c'est un père qui supplie Celle que l'Eglise a nommée le Refuge des pécheurs, de ramener au bercail son fils égaré dans le tourbillon des plaisirs mondains.

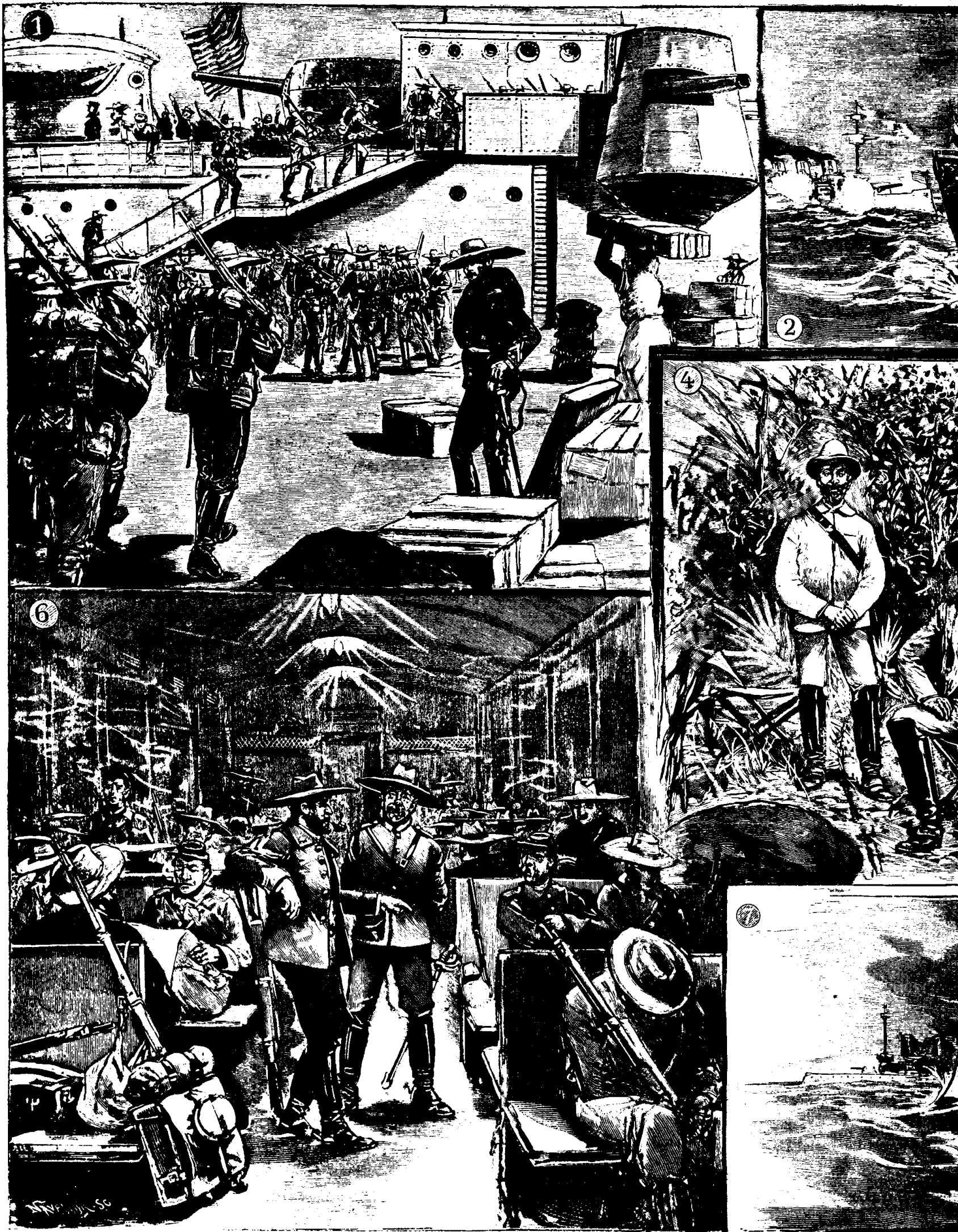
Plus loin, c'est un enfant qui dans quelques jours s'approchera de la Table Sainte, qui demande à la Vierge Immaculée de purifier son cœur et de le rendre digne d'un si grand bienfait.

Puis quand tous ont épanché leurs peines dans le sein de Marie, quand le ministre de Dieu, du haut de la chaire, a exhorté en termes émus, ses fidèles à ne jamais désespérer, puisqu'au ciel, il est une mère pleine de tendresse, dont l'œil vigilant veille toujours sur nous, tous se retirent le cœur soulagé, l'âme en paix.

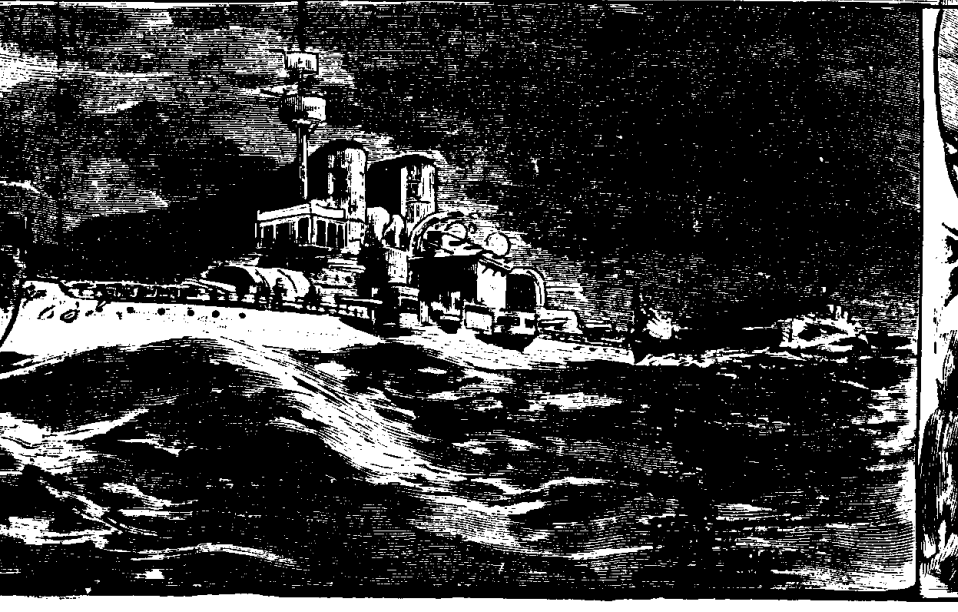
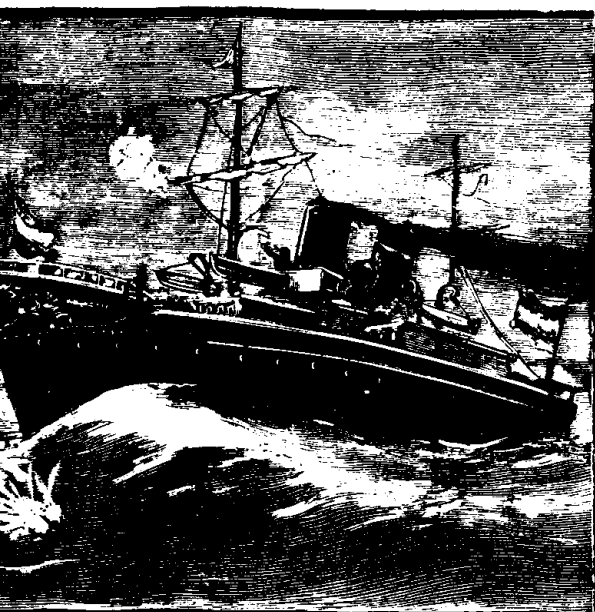
A la douce clarté de la lune, chacun retourne à son foyer, et seuls les Anges du Seigneur, dans le silence solennel de la nuit, se prosternent et honorent Celle qu'on appelle : *Consolatrix Afflictorum*.

ALBERT LOZEAU.

La femme est l'être le plus parfait entre les créatures ; elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange.



1. Embarquement de troupes à Key-West.—2. Capture d'un navire marchand par les américains.—3. Les engagements volontaires à New-York.—4. Les membres
7. La canonnière américaine "Indiana"



...bres du Pouvoir Exécutif du gouvernement cubain.—5. La Esperanza (siège du gouvernement cubain.—6. Transport de troupes par voie ferrée (intérieur du wagon).—
...na".—8. Le colonel Cody (Buffalo-Bill)

PRENDS GARDE !

*Enfant, dis-moi, pourquoi froisser ainsi ces roses
Sous tes doigts imprégnés de leurs douces senteurs,
Et joncher le chemin de leurs pétales roses,
Dont tes regards ravies enviaient les couleurs ?*

*On dirait que tes yeux sous leur paupière blanche
Regardent, sans pitié, ces fleurs qui vont mourir :
Tu retournes gaiement au rosier qui se penche...
Il y reste une fleur, que ta main va cueillir.*

*Arrière, ô jeune fille ! Ecluse dès l'aurore,
Elle ouvrit son calice à la rosée en pleurs,
Et sous le chaud rayon du soleil qui la dore,
Comme toi, belle, heureuse, elle vit sans douleurs.*

*Prends garde, ô belle enfant, qu'au matin de la vie,
Une larme, un regret, flétrisse ta beauté !
Prends garde que ta foi, par le doute meurtrie,
Ne vienne se briser à la réalité.*

*Prend bien garde surtout qu'on ne froisse en ton âme
Les fleurs de ton printemps : l'espérance et l'amour !
Et qu'alors sous tes mains pressant ton cœur de femme,
Tu ne dises : " Pitié ! Laissez-moi vivre un jour."*

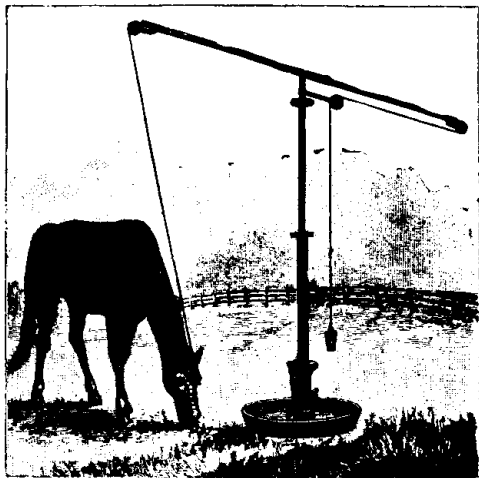
L. FANUEL.

PATURAGE

Nos lecteurs savent qu'un pâturage dans lequel les animaux sont envoyés libres, est bientôt abîmé sans profit ni pour le propriétaire, ni pour les animaux.

La méthode reconnue comme la seule bonne et pratique, c'est d'accorder à l'animal (cheval, vache ou mouton) un périmètre calculé pour un jour ; on change chaque jour, et le pâturage reste en excellent état.

Pour les moutons, on a adopté des cloisons volantes, que l'on avance journallement.



Pour le cheval ou la vache, on préconisait la corde fixée à une tige de fer ou de bois : mais cette corde présente de grands dangers pour l'animal qui peut s'étrangler, ou s'embarrasser dans la corde, se briser une jambe.

Voici une invention qui supprime tout danger. et certes, nos adroits cultivateurs parviendront à faire, en bois, quelque chose qui leur donnera le même résultat.

La machine dont nous donnons le plan repose sur un plateau de fonte, qui, au besoin, peut servir d'a-breuvoir. Du centre du plateau part une tige verticale de deux ou plusieurs tubes creux s'emmanchant l'un dans l'autre. Celui du sommet est en T, avec rallonges. L'extrémité de ces rallonges porte une poulie à chaque bout, et la tige verticale en porte une troisième. Sur ces trois poulies passe une corde avec contrepoids suffisant pour entraîner la corde. L'autre bout de la corde est passé dans l'anneau du licou du cheval ou de la vache qui peut ainsi paître depuis le pied de l'appareil jusqu'au bout de la corde tirée à toute sa longueur par l'animal.

Nous le répétons, nos bons cultivateurs feront aisément une machine semblable : ils fixeront, sur une pièce de bois verticale, une pièce horizontale, qu'ils feront tenir par un bon boulon : cette pièce horizon-

nale tournera donc aussi bien que la machine de fer que nous venons d'expliquer. Ils pourront faire le tout sur une croix à plat ou un bâti quelconque ; ils sont assez ingénieux pour s'en tirer.—F. P.

LA REINE WILHELMINE

(Voir gravure)

La reine Wilhelmine, en ce moment en villégiature à Cannes, a passé quelques jours à Paris avec sa mère Emma, reine régente des Pays-Bas, veuve du roi de Hollande, Guillaume III.

La jeune reine aura dix-huit ans au 31 août prochain. Ce jour-là commencera son règne personnel. Elle prêtera le serment constitutionnel devant les Chambres à La Haye, et sera couronnée le 10 septembre prochain à Amsterdam.

C'est une jeune fille d'un rare savoir et d'une distinction accomplie. Très gracieuse, très jolie, elle a le teint des Hollandaises et les cheveux blond cendré, sa démarche est gracieuse, ses manières exquises. Son caractère est plein de décision et d'énergie.

Elle aime à conduire elle-même ses attelages.

L'avenir sourit à cette jeune princesse.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de LA SAISON, journal illustré des Dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

Les étoffes d'été sont vraiment fort jolies et toutes, nous parlons des nouveautés, extrêmement légères. Beaucoup de tissus transparents se porteront sur des fonds de soie. A ce sujet, nous rappelons que le fond de jupe se fait assez étroit. Il n'a guère que 2½ verges de tour et c'est assez. Puis, il se fait assez court pour qu'il soit inutile de le relever par un temps sec. Si le temps est mauvais, on le retrouse par deux agrafes spéciales. De cette façon, on n'a plus à se préoccuper que de la jupe de dessus en étoffe légère et cela devient facile. Parmi les étoffes légères, il faut citer les grenadines brodées en toutes teintes et dispositions de plusieurs nuances, les gazes façonnées, les foulards à dessins et glacés et moirés, les toiles de soie, les crêpes du Japon, etc.

Comme lainages beaucoup de grisailles, des voiles,

des mousselines de laine et de cachemire d'Ecosse qui habille si bien.

Pour toilettes élégantes, de jolies popelines bien souples et des bengalines et éoliennes de teintes ravissantes.

Les étoffes plissées sont toujours fort à la mode.

Nous recommandons, comme d'un effet fort gracieux, les corsages plissés en travers sur une petite ganse. Ces plis ne sont pas, à vrai dire, des plis tels que nous avons l'habitude d'en voir. La ganse de coton ronde qui se trouve dedans les rend semblables à de petites cordelières ou à des gansés d'étoffe. Les plis en travers, plats, pour les jupes, ont beaucoup de succès. Sous chaque pli, de 1½ pouce de large environ, on pose un dépassant de soie de couleur vive qui souligne ce pli.

En général, les petites garnitures ont du succès et sont fort difficiles à faire. Ces plis innombrables, d'une finesse et d'une régularité étonnantes, demandent une main expérimentée, de même que les ruches minuscules, les frisottés, les petites têtes froncées en gaze, en tulle, ou en mousseline de soie. On fait aussi de petits froncés de rubans de satin pas plus large qu'une comète. Cela se fronce au milieu et se coud partout où la fantaisie y engage. Par exemple, en suivant les dessins d'un tulle ou d'une dentelle, dans les creux ou les bouffants d'un bouillonné ou au bord d'un tulle festonné.

Puis on fait des garnitures de petits nœuds Louis XV sur le devant des corsages plats, nœuds minuscules en petits biais d'étoffe de 2 lignes ou formés de petits rouleautés.

L'hiver prochain, du reste, on en verra bien d'autres en fait d'agrèments de passementerie de toute sorte.

Les encolures sont cependant bien moins ornées. On renonce, pour l'été, à ces engoncements qui ne sont bons que pour les dames âgées craignant le froid et désirant dissimuler les atteintes du temps. On porte en revanche d'énormes cravates de tulle ou de dentelle et des cravates de taffetas voyant, que je n'aime pas beaucoup. On prétend que cela fait ressortir la toilette. Je trouve que ces cravates attirent l'attention et font remarquer tous les détails d'une robe, pas très fraîche parfois, qui passerait inaperçue sans cette flamboyante cravate.

Je suis d'avis d'éviter dans la toilette tout ce qui peut attirer l'attention,



Farmer Bros, Toronto.

J. Fish, Toronto. E. Saunders, Toronto. W. Jones, Belleville. N. Brown, Toronto. C. Germain, Montréal.
S. Goldstein Montréal. J. Narraway Ottawa. T. Davies, prés. Montréal. A. Stephenson Orillia. J. Beynon Brampton.
Dr Kennedy, Orillia. A.-M. Snellgrove, sec. Orillia. H.-J. Hill, Toronto.

LE TOURNOI DE LA "CANADIAN CHESS ASSOCIATION" A TORONTO.—LES GAGNANTS.

Une robe bien faite, s'harmonisant de teinte et de forme avec l'ensemble de la personne qui la porte, me paraît beaucoup plus élégante que ces mélanges de nuances criardes qui semblent vouloir revenir à la mode. C'est ainsi qu'on voit beaucoup de jaquettes de drap rouge. Certes, ces vestes sont fort jolies, mais à la condition d'être portées avec une jupe bleu foncé ou d'un certain gris et sur des gilets de piqué, avec plastron blanc d'une fraîcheur immaculée. Et lorsqu'on a porté un costume de ce genre cinq ou six fois, il est bon de l'oublier dans sa garde-robe

BLANCHE DE GÉRY.

LES JOUEURS D'ÉCHECS

(Voir gravure)

Ainsi que nous le disions en l'un de nos derniers numéros, nous publions aujourd'hui le groupe des gagnants au jeu d'échecs dans le grand tournoi de Toronto au mois d'avril dernier.

Nous pensons être agréable aux joueurs d'échecs du Canada entier, en faisant ainsi valoir leurs preux. C'est un noble jeu, que le jeu d'échecs, il serait à souhaiter qu'il fût même enseigné dans nos excellents collèges, séminaires. Et aussi (pourquoi pas ?) dans les pensionnats de demoiselles.

On y viendra, vous verrez cela.

CONSEILS PRATIQUES

Pour enlever sur les étoffes de laine ou de soie les traces laissées par la transpiration.—Il faut laver la tache avec une dissolution légère d'acide oxalique, rincer avec un peu d'eau claire et laisser sécher ensuite.

Enlèvement des taches de graisse sur le drap.—On mouille la partie tachée, puis on prend un morceau de magnésie, on le mouille aussi, et l'on s'en sert pour frotter vigoureusement la tache ; on laisse ensuite sécher ; on secoue la poudre qui est restée adhérente au drap.

Toute tache aura disparu.

Teindre en noir les souliers jaunes.—Voici une recette très simple pour teindre en noir les souliers jaunes défraîchis :

Faire bouillir dans une pinte de vinaigre 1 oz. de limaille de fer et ½ oz. de noix de galle broyée. Faire réduire de moitié sur un feu bien doux et filtrer à travers un linge fin. Mouiller légèrement le cuir et passer le noir avec une éponge fine ou un pinceau.

Pour bien se conserver, ce noir a besoin d'être tenu à l'abri de l'air dans un flacon hermétiquement fermé.

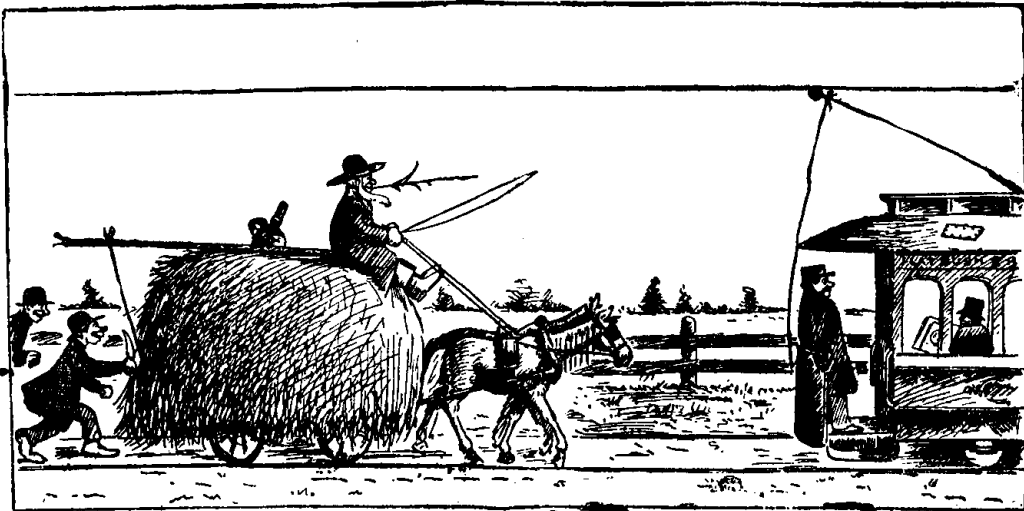
Pour parfumer le linge.—Voici une manière économique et facile de parfumer le linge. Avant le repassage, vaporisez-le de quelques gouttes d'essence parfumée. Ainsi préparé, il garde une odeur délicieuse qui s'exhale à la chaleur du corps.

GRAVURE-DEVINETTE



O malheur ! un homme est couché sur la voie. Si nous pouvions l'arracher à la mort.

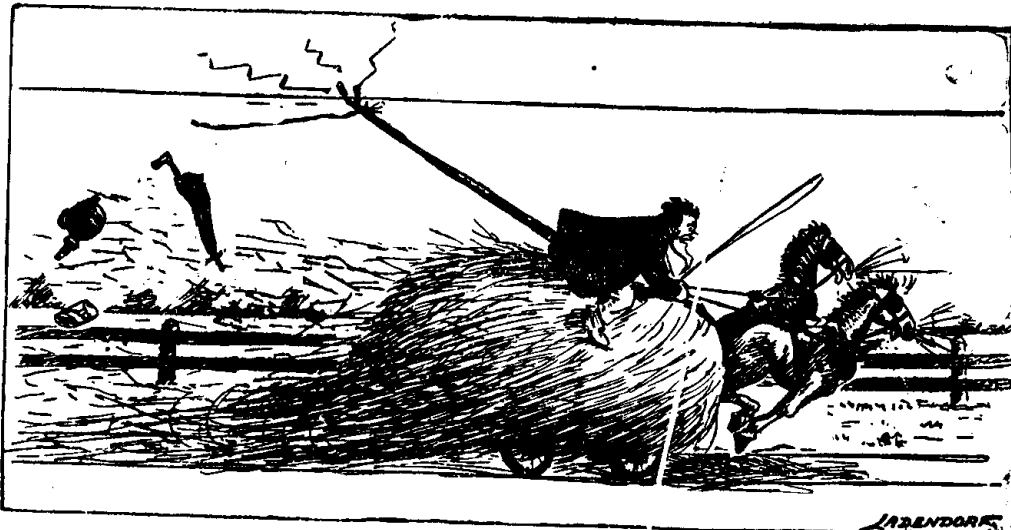
ESPRIT INVENTIF DES GAMINS DE MONTRÉAL



Que c'est-y donc smart, ces grosses machines-là qui marchent qu'avec une perche ! Quelle belle patente, torchique ! Si ma charrette était gréeé...



Hein ? J'serais-t-y navré d'électrocussité, moi itou ?... Arrière !... Arrière dan, mes pauf' jwals !...



Dans un tourbillon fantasmagorique, le Brindedinde, précédé de ses chevaux apocalyptiques et suivi d'une queue de foin électrisé, d'une envolée de parapluie, de bidons, de provisions de toutes sortes, traverse l'immense ville de Montréal dans tous les sens... et court encore.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

L'engagement de la troupe permanente du Théâtre Français expire dans deux semaines.

La troupe joue cette semaine une forte jolie pièce intitulée *Les Papillons* qui a eu un énorme succès à New-York, qui nous l'espérons, aura le même succès ici.

Le coquet théâtre de la rue Ste-Catherine se tient toujours à la hauteur de sa bonne renommée, il mérite l'encouragement du public montréalais.

Dans le programme de variété figure le trio *Clover*, composé de jeunes femmes charmantes.

PARC SOHMER

L'administration du Parc Sohmer continue à faire tout ce qu'elle peut pour rendre attrayant le repos que tout le monde peut goûter en cet endroit si délicieux. Tous les dimanches, à 3 heures et à 8 heures du soir, il y a de jolies représentations données par des acteurs de différents genres.

Allons donc au Parc Schmer.

Les navires coupent leurs câbles et abandonnent leurs ancres pour fuir la tempête... et c'est pour la chercher que les peuples rompent avec leurs passé, s'éloignent de leurs traditions.—Comte DE NOGENT.

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

— Dame ! continua Rose, un peu gênée par cette gaîté intempestive, tous les médecins défendent l'absinthe.

— Si on les écoutait, prononça Eusèbe, on ne s'offrirait jamais la moindre douceur.

Il commença à verser dans les verres.

Rose Fouilloux ne put s'empêcher d'approuver les dernières paroles de son futur beau-frère.

N'avait-elle pas eu la preuve que la Faculté n'avait pu l'empêcher de tousser ?

C'était grâce aux bischofs, aux grogs et aux punchs qu'elle avait réussi, croyait-elle, à calmer ce feu qui la dévorait.

Avec les médicaments du docteur, elle ne s'endormait pas aussi vite et elle ne rêvait pas ; tandis que maintenant toutes les nuits François Champagne lui apparaissait.

Il lui parlait tendrement, il jouait avec son fils, il chantait ses gaudrioles ou ses romances.

Est-ce le traitement du médecin qui aurait produit cela ?

Souvent même, avant de se coucher, Rose n'avait qu'à regarder la photographie du défunt et la croix qu'il avait si vaillamment gagnée ; au bout de quelques minutes de contemplation, Rose sentait une douceur étonnante s'infiltrer dans ses veines.

Elle ne souffrait plus, ni moralement ni physiquement ; l'extase durait parfois une grande heure.

Quand la tireuse de cartes se mettait au lit, sa tête bourdonnait très fort et sa vue se troublait ; mais ce devait être l'effet des drogues que le médecin lui avait fait absorber quelque temps auparavant, à moins que ce fût le mal qui se fit encore un peu sentir.

— C'est égal, convint en elle-même Rose Fouilloux, les médecins savent pourtant quelque chose. . . . Pour qu'ils combattent ainsi l'absinthe, il faut réellement que ce soit une liqueur bien malfaisante.

La Limace et Zéphyrine prenaient leur purée nature ; mais le prévoyant Eusèbe avait voulu que celle destinée à Rose fût édulcorée avec un gros morceau de sucre.

— A la vôtre ! fit La Limace en levant joyeusement son verre, à celle du petit Claude et à notre prochain mariage.

Rose, pour ne pas se singulariser, se résigna à tremper ses lèvres dans la mixture verte.

Elle fit une grimace en avalant la première gorgée, mais la contraction de ses traits cessa bien vite.

Eusèbe, qui l'observait avec une attention surprenante, s'écria :

— Qu'en dites-vous ?

— C'est fort !

— Mais quels parfums !

— C'est égal. . . .

— Fifi était comme vous à un moment, elle s'ennuyait beaucoup. . . . Elle croyait, cette grosse bête-là, que j'allais la délaissier pour épouser la boulangère, dont je vous ai touché un mot. . . . Oui ! oui ! elle s'imaginait que j'allais me mettre dans le pétrin quoi !. . . . Elle dépérissait à vue d'œil.

— Ça, c'est vrai, appuya la somnambule, uniquement pour le plaisir de mentir.

— Et l'absinthe l'a consolée ? demanda la tireuse de cartes, très sceptique.

— Non, répartit Zéphyrine, seulement, j'ai retrouvé l'appétit. . . .

Quand je mange bien, moi, je ne sens plus mes peines de cœur.

— C'est son caractère, goguenarda Eusèbe.

Machinalement, la mère de Claudinet but une deuxième gorgée.

— Vous comprenez, déclara La Limace avec beaucoup de conviction, que je ne voudrais pas vous faire boire quelque chose qui pourrait vous incommoder. . . . Naturellement, si on en abusait, ce serait terrible, mais en en prenant une petite goutte de temps en temps, la verte vous fait voir tout en rose.

Claudinet, très intrigué, revint auprès de sa mère ; il regarda ce liquide opalin, qui semblait joli à l'œil.

— J'en veux, dit-il.

— Ah ! mais non ! répliqua Eusèbe, pas encore.

— C'est du coco ? demanda Claudinet. . . . J'ai soif.

— Attends, mon mignon, répondit sa mère.

Elle alla lui chercher de la tisane.

— Comme ça tu pourras trinquer avec nous, dit facétieusement La Limace.

L'enfant avança sa menotte, choqua son gobelet contre les verres.

Rose Fouilloux s'anima bientôt ; ses yeux brillèrent ; son visage s'empourpra ; elle se mêla plus activement à la conversation, et causa avec abandon.

Puis elle demanda la permission de s'occuper de sa cuisine. Zéphyrine voulut l'aider.

La chaleur du fourneau colora davantage la figure des deux femmes.

— Enfin, dit Zéphyrine, ta bonne mine est revenue ; ce n'est pas dommage !

— Tu trouves ?

Le repas fut bien vite prêt.

Rose avait fait une bonne soupe à l'oignon. Un morceau de veau bien rôti et une salade de céleri complétaient le menu, auquel on ajouterait du fromage et des confitures.

Rose aurait mérité l'ordre du cordon bleu ; tout cela était fort appétissant et bien relevé.

— A table ! dit-elle.

La Limace et Zéphyrine eurent le mouvement de mâchoires de gens qui n'ont pas toujours aussi bien diné et qui se rappellent certains carêmes trop prolongés.

Deux litres de vin à seize permettaient d'arroser copieusement le repas.

Zéphyrine et Eusèbe échangèrent un nouveau regard ; ils trouvaient que comme boisson ce n'était pas vraiment suffisant.

La somnambule glissa ces mots dans l'oreille de son amant :

— Elle est si rapiate !

Pendant qu'on l'appréciait ainsi, Rose se mettait en quatre, comme on dit familièrement, pour que son petit dîner plût à ses invités.

Ils y firent amplement honneur, du reste.

La Limace fut étourdissant de bagout ; il fallait bien qu'il fit les frais de la conversation, car Rose ne parlait guère et Zéphyrine ne pensait qu'à engloutir d'énormes morceaux de viande.

Claudinet était encore trop jeune pour donner la réplique à son oncle futur ; l'enfant se contentait de rire de bon cœur aux pitreries d'Eusèbe Rouillard, qui était un grimacier de premier ordre.

On attaqua les confitures, lorsqu'un petit coup discret retentit à la porte.

Claudinet s'écria :

— Ce doit être mon ami Étienne.

La Limace et Zéphyrine échangèrent un coup d'œil cynique et méchant, pendant que leur sœur allait ouvrir.

Étienne Poulot entra, très gêné de voir que son amie Rose Fouilloux avait du monde. Il salua :

— Messieurs, dames. . . . Si j'avais su. . . . je ne vous aurais pas dérangés. . . .

— Bonsoir, Étienne ! s'écria l'enfant, d'une voix claire. Approche donc.

Mais Étienne Poulot, dans son bel uniforme de sapeur pompier, restait gauche et timide. Son sabre l'embarrassait énormément.

— C'est ma sœur et son fiancé, dit Rose, effectuant les présentations avec la simplicité des gens du peuple.

Pour le coup, Étienne perdit encore plus contenance.

Rose ne lui avait pas dit qu'elle avait revu Zéphyrine. Le brave garçon ne se souvenait que des récriminations amères de la sœur aînée contre la cadette.

Comment se faisait-il qu'il trouvât celle-ci installée chez la tireuse de cartes, à table jusqu'au menton, et en compagnie d'un particulier qui marquait assez mal ?

La Limace, voulant prouver qu'il avait de l'éducation, s'était levé, mais ce fut la bouche pleine qu'il dit au nouvel arrivant :

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Étienne.

— C'était un ami de Champagne, expliqua sommairement Rose.

— Je l'ai compris tout de suite, fit La Limace, en voyant l'uniforme des braves.

Cette flagornerie n'eut aucun succès ; le Bourbonnais Poulot, qui s'était un peu remis, conservait une attitude assez froide.

— Asseyez-vous, fit la tireuse de cartes. . . . Vous allez prendre un verre avec nous.

Étienne ouvrit la bouche pour refuser et annoncer qu'il partait dans cinq minutes, puis il eut la vague intuition qu'il pourrait rendre service à Rose en ne la laissant pas seule entre cet homme et cette femme dont il se défiait instinctivement.

—Tu sais ! reprit Claudinet, tu joueras avec moi tout à l'heure. Ils ne sont pas cassés, les soldats. . . .

—Tu m'étonnes ! fit Etienne.

—Ils ne sont pas tués pour de bon.

—Heureusement !

—A la guerre, c'est-y comme ça ?

—Pas précisément.

Poulot, mieux à son aise, s'était débarrassé de son sabre et de son ceinturon, que Rose avait pris obligeamment ainsi que le képi, pour les placer sur un fauteuil.

—Vous avez la permission ? dit la tireuse de cartes.

—De dix heures.

La pauvre femme soupira. Il était déjà loin le temps où François Champagne prononçait joyeusement cette phrase.

La Limace se mit en frais d'amabilité pour se concilier les bonnes grâces du sapeur-pompier, mais ce fut en pure perte.

Etienne lui répondait poliment, mais en évitant les familiarités que provoquait le " fiancé " de Zéphyrine.

Rose fit du café. Ce breuvage fut fortement arrosé de cognac.

Etienne eut un mouvement d'inquiétude.

Son regard s'arrêta sur la tireuse de cartes, et il fut étonné de la voir encore plus animée qu'à l'ordinaire.

Poulot était un simple, mais il avait remarqué déjà que la mère de Claudinet n'était plus aussi sobre depuis la mort de François.

Il s'en était affligé, car il avait pour elle une bonne et solide amitié, exempte de la moindre arrière-pensée ; ce soir-là, il n'avait pas à se le dissimuler, Rose Fouilloux avait encore dépassé la mesure.

Or, le bon Etienne Poulot voyait bien que la tireuse de cartes était très malade ; cela lui fit donc beaucoup de peine de remarquer combien elle était peu raisonnable.

La Limace lui versait constamment de l'eau-de-vie.

Le pompier ne savait pas ce qui le retenait de protester contre ces libations.

Claudinet, qui avait manifesté l'intention de jouer avec son ami, tombait de sommeil.

Sa petite tête oscillait sur sa poitrine et ses paupières semblaient très lourdes.

Etienne souffrait pour cet enfant, qui aurait été beaucoup mieux dans son lit.

Mais, Rose, toute aux histoires que racontait La Limace, ne regardait pas son fils.

Le pompier, n'y tenant plus, s'écria, comme s'il s'adressait à l'enfant :

—Le marchand de sable à passé !

Cette fois, Rose revint à son fils ; dans son regard passa le reproche qu'elle s'adressait à elle-même. Tout de suite, elle prit l'enfant et s'apprêta à le coucher ; mais, très gentiment, le bébé, malgré son envie de dormir, voulut souhaiter le bonsoir à tout le monde.

Il embrassa sa tante et son oncle futur. Il embrassa surtout Etienne et lui dit :

—Tu viendras demain.

Poulot reboucla son ceinturon, bien que La Limace lui affirmât qu'il avait encore le temps.

Le sapeur-pompier serra la main de Rose, salua le couple et partit.

—Que diable a-t-il pu se passer ? se demanda-t-il. Bien sûr que si François Champagne était encore du monde, il ne voudrait pas faire sa société de ces deux types-là. . . . Enfin, je me trompe peut-être. . . .

Rose ne mettra au courant du changement survenu dans ses idées. N'empêche qu'elle avait l'air pompette, ce soir. . . . Tout ceci pourrait bien finir mal.

La Limace et Zéphyrine respirèrent plus librement quand Rose fut de nouveau seule avec eux.

Après la dernière rincette, Eusèbe proposa de faire un brûlot.

Rose, qui pensait à la salutaire influence que le punch avait sur elle, accepta avec empressement.

Il était plus de minuit, quand Eusèbe et Zéphyrine prirent congé de la tireuse de cartes.

Ce fut elle qui les engagea à revenir le plus tôt possible ; ils promirent qu'elle les reverrait bientôt.

Rose vacillait en refermant sa porte ; il lui semblait que tout tournait dans la maison ; elle n'eut pas assez d'équilibre pour regagner son lit, et elle s'assit à la table, toute maculée de liquides divers.

Elle se prit la tête à deux mains et resta longtemps dans un état d'hébétéude qui lui enlevait toute réflexion.

La première absinthe avait fait son œuvre ; Rose Fouilloux ne s'était jamais mise dans un état semblable.

Un sommeil de plomb l'accablait ; ses coudes s'écartèrent et sa tête chavira sur la table.

Claudinet toussa ; il se réveilla et appela :

—Maman ! maman !

Rose Fouilloux dormait toujours.

LI

LES PROJETS D'EUSÈBE ROUILLARD

La Limace et Zéphyrine titubaient en sortant de chez la tireuse de cartes.

Le grand air augmenta leur ivresse et leur soif.

Sans trop savoir où ils dirigeaient leurs pas, ils échouèrent sur le quai Valmy ; un marchand de vins fermait son établissement ; le couple réussit encore à s'abreuver.

La Limace gardait un semblant de lucidité. Il se rappelait que la rue Gipe était loin et il se disait que jamais il ne pourrait traîner Zéphyrine jusque-là.

Il eut une pensée d'ivrogne, qui veut faire une farce. Il avait envie de laisser sa maîtresse chez le marchand de vins ; il viendrait la reprendre le lendemain ; elle n'aurait pas bougé, tellement elle était difficile à déplacer dans ces cas-là.

Mais la somnambule, malgré son abrutissement bestial, se cramponna au bras de la Limace, quand le débitant les mit dehors.



La chaleur du fourneau colore davantage la figure des deux femmes
Page 44, col. 2

Un cocher passait, un maraudeur, il arrêta sa voiture et eut un léger sifflement.

Eusèbe Rouillard avait si peu l'habitude de rouler carrosse—en dehors de sa caravane—qu'il n'avait pas encore songé à se faire véhiculer à Levallois.

C'était pourtant bien simple, d'autant plus que La Limace nageait dans l'opulence depuis son opération avec le receleur Bidonneau.

Il poussa Zéphyrine vers la banquette ; le cocher, obéissant, donna un fort coup de main au client, pour hisser cette masse à peu près inerte sur les coussins.

Eusèbe, d'une voix pâteuse, crut devoir fournir des explications à l'automédon :

—Ma bourgeoise a été contrariée, prétendit-il. . . . Elle a les sangs tournés.

—Où allons-nous ? demanda le cocher.

—A Levallois.

—Ah ! non, protesta le maraudeur.

Mais La Limace s'était installé à côté de sa moitié, et il lui disait tendrement :

—Rassure-toi, Fifi, le cocher est un bon zig ; il va nous trimbaler chez nous.

—Jamais de la vie ! protesta l'automédon ; pas à cette heure-ci.

—Je te donnerai une thune, répliqua La Limace.

Cette magnificence aurait pu rester sans effet ; mais le cocher

réfléchit que jamais il ne pourrait redescendre de son véhicule le colis humain qu'il y avait logé, sans l'assistance du voyageur.

Il partit donc au petit trot en maugréant très fort. Quand il eut franchi les fortifications, le maraudeur, qui n'en était pas à son coup d'essai, se demanda s'il lui serait difficile de dévaliser ses deux clients.

Il se retourna sur son siège et regarda ; mais il vit briller l'œil de La Limace, qui devinait un peu ses noirs projets, et qui se tenait sur ses gardes, malgré son état d'ébriété.

Le cocher eut peur ; ce fut au point qu'il trembla pour lui-même, connaissant les habitudes des malfaiteurs, puisqu'il était, lui aussi, sujet à caution.

Enfin, cahin, caha, on atteignit la rue Gide, et La Limace donna royalement la pièce de cent sous promise.

Le lendemain matin, quand le couple se réveilla, les vapeurs alcooliques étaient dissipées.

Zéphyrine et La Limace se sentaient relativement frais et dispos.

—Eh bien ! commença la somnambule, qu'équ'en dis de ma sœur ?

—Si on savait où elle met sa galette !

—Attends un peu, on y arrivera.

—Tu sais, il y en a.

—Je l'espère bien.

—Seulement, faudra être sondeurs.

—On le sera.

La prochaine fois, on sera mieux dans la maison, toi, qui as l'œil américain, tu surprendras quelque chose. . . .

—N'aie pas peur !

—En attendant, nous voilà remis dans ses petits papiers.

—Il s'agit d'y rester. . . . J'ai mon idée, conclut Eusèbe Rouillard.

Zéphyrine, curieuse comme toutes les personnes de son sexe, voulut que son amant lui expliquât cette fameuse idée ; La Limace la rudoya et lui défendit d'insister.

La somnambule grogna ; mais, ayant une confiance illimitée en son homme, elle lui obéit.

Eusèbe Rouillard se leva et alla humer l'air des fortifs. Cela lui fit du bien ; il trouvait cette atmosphère autrement douce que celle de la Bretagne.

Quand il revint, il s'entretint pendant quelques instants avec Courgibet.

Courgibet était le patron de l'hôtel meublé où le couple était descendu.

Nous savons que ce commerçant n'avait pas toujours été irréprochable ; il avait tressé des chaussons de lisière à Poissy ; nous devons ajouter qu'il était revenu des vanités de ce monde ; il avait la prétention de vivre désormais en paisible paté, en règle avec la police, devant laquelle il se présentait encore à jour et à heure fixes, mais ce n'était plus qu'une simple formalité, et cette surveillance, tout en constituant une mesure vexatoire ne l'empêchait pas de se livrer à son petit commerce.

Naturellement Courgibet n'allait pas raconter à tous ses clients qu'il avait eu des malheurs ; toutefois, quand un compagnon d'infortune se présentait inopinément, au hasard d'une grâce ou d'une évacuation, ou simplement d'une condamnation purgée suivant les règles, l'aubergiste ne montrait pas la morgue ou la sécheresse de cœur d'un parvenu, il accueillait le copain, le nourrissait et l'hébergeait pendant vingt-quatre heures et le pria ensuite de déguerpir.

La Limace ayant déclaré qu'il paierait rubis sur l'ongle, Courgibet n'avait pris aucune précaution vis-à-vis de ce frère, qui avait dû hériter.

Eusèbe, profitant d'un moment où l'établissement ne regorgeait pas précisément de clients, s'entretint avec le patron des amis d'autrefois.

Courgibet fournit à leur sujet les renseignements les plus navrants ; tous, ils avaient fini par se faire pincer et accomplissaient leurs peines dans les villégiatures les plus tropicales.

—Ça ne m'étonne pas, murmura Eusèbe, avec une magistrature aussi gangrenée !

La Limace s'estimait heureux de ne pas être resté à Paris ; il aurait été pris comme les autres.

Courgibet, avec l'ardeur d'un néophyte, déclara sentencieusement :

—Vois-tu, La Limace, c'est fini de rire, dans cette partie-là. . . . Vaut mieux en changer.

—T'es bon, toi ! Il faut pouvoir.

—Dans le temps, ça marchait. . . . Aujourd'hui, il y en a plus que pour les gros. . . . Quand un garçon essaye un petit flambeau, il est vu d'avance. . . . Tandis que les banquiers, les industriels, les hommes politiques, toute la haute pègre, quoi ! peuvent se permettre tout. . . . Voilà ce qu'ils sont arrivés à faire avec leur centralisation à outrance.

Eusèbe Rouillard n'écoutait que vaguement les considérations politico-philosophiques de son hôte ; une seule chose l'avait frappé : il ne retrouverait plus les copains de jadis.

Cela lui faisait de la peine ; en outre cela le contrariait, parce qu'il se voyait condamné à l'inaction ; or, il était d'une activité dévorante ; en suivant l'interminable route de Brest à Paris, il s'était remonté le moral en pensant aux bons coups en perspective.

La Limace se résignait difficilement à opérer en solitaire.

C'était bon dans les cambrouses bretonnes, où il faisait un chopin de temps en temps, histoire de s'entretenir la main.

A Paris, on pouvait travailler dans des conditions plus larges et sans redouter la fâcheuse morte saison ; mais, pour cela, il était bon de pratiquer l'association, dans laquelle chacun apportait ses connaissances spéciales.

La Limace était pour l'ouvrage soigné ; on ne lui aurait pas fait entreprendre une affaire qui choquât son sens artistique du vol.

Il comptait donc s'adjoindre des camarades partageant sa manière de voir ; son espérance était déçue, cela le mettait d'assez mauvaise humeur.

En somme rien ne pressait ; en attendant mieux, on pouvait soigner la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes ; La Limace s'y résigna.

Le surlendemain, Eusèbe et Zéphyrine retournèrent chez Rose Fouilloux.

Ils la trouvèrent très pâle, très défaite, se plaignant beaucoup.

Rose avait un commencement de laryngite ; sa voix était rauque, affaiblie.

—T'es donc encore enrhumée ! fit la somnambule.

Eusèbe prodigua à sa future belle-sœur les plus grandes marques d'affection. Il réussit à la consoler un peu.

Il voulut amuser Claudinet. Il embrassa l'enfant. Quand ce facies ignoble se rapprocha de cette petite tête d'ange, le contraste fut horrible.

Finalement, La Limace réussit encore à faire boire une absinthe à Rose.

Eusèbe et Zéphyrine ne voulurent pas accepter à dîner ce soir-là et ils se retirèrent de bonne heure.

La tireuse de cartes regretta qu'il fussent partis.

Elle redoutait l'isolement, maintenant qu'il avait été interrompu. La gaité de La Limace lui manquait. Elle se sentait enveloppée d'un vide affreux.

Elle but encore pour s'étourdir ; et Rose ne fut plus seule.

Le fantôme ordinaire qu'elle évoquait dans l'ivresse lui apparut. François Champagne revint la consoler.

Le plan de La Limace était conçu avec une habileté infernale bien que l'exécution n'en fût pas compliquée le moins du monde.

Au premier aspect, il avait vu que Rose était poitrinaire ; malgré les réserves de la tireuse de cartes, La Limace, de son œil fureteur, avait découvert dans l'appartement le cognac et le rhum ; la façon dont sa future belle-sœur avait additionnée son café lui avait prouvé que la malheureuse cherchait déjà dans l'alcool une excitation passagère, destinée à engourdir ses souffrances.

Pour que le travail de désagrégation fût plus rapide, La Limace avait appelé l'absinthe à son aide.

Depuis qu'elle avait goûté à cette liqueur, Rose ne pouvait plus s'en passer.

Elle en prenait un verre avant le déjeuner, un dans l'après-midi et un avant de dîner.

Progressivement, elle augmentait la dose ; quand La Limace et Zéphyrine étaient là, ils se chargeaient de la ration.

—Ça ne vous fera pas de mal, disait-il de sa voix douceuse. . . . Vous y êtes habituée. . . . Chacun a ses petits chagrins. . . . Avec ça on oublie.

La malheureuse Rose ne comprenait pas qu'elle s'intoxiquait chaque jour, tant l'absorption du poison lui semblait douce.

Il en résulta bientôt des troubles digestifs, suivis d'une faiblesse inouïe ; le moindre effort était interdit à la tireuse de cartes ; sa nervosité devenait incroyable.

Quelques jours avant l'arrivée du couple hideux, un mieux relatif s'était produit dans l'état de Rose ; puis, avec les caprices de cette effroyable affection, le mal était resté latent.

Dès que La Limace était venu, apportant son atroce médication, la rechute ne faisait plus l'ombre d'un doute.

Le corps de Rose s'émaciait à un tel point que les voisines disaient :

—Il n'y en a plus, quoi !

Elle ne dormait plus, des sueurs d'angoisse la baignaient constamment.

Les clientes, même les plus fidèles, désertaient l'établissement ; Rose restait une journée, deux journées, sans donner de consultation.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

NOTES AGRICOLES

Pendant quelque nuit sombre et pluvieuse visitez votre étable, voyez comme il y fait noir et faites-y installer quelques fenêtres.

Il est prouvé que le fumier d'étable fait croître l'arbre fruitier en bois, tandis que la potasse a plus d'effet sur la croissance des fruits.

La plus grande partie de la richesse des fumiers se trouve dans le purin, et cependant on le laisse se perdre, sans en prendre aucun soin. Si chaque cultivateur prenait soin, en 1898, du purin et du fumier produits par ses animaux, la richesse nationale serait accrue dans des proportions extraordinaires dans l'espace d'un an.

Il n'est jamais prudent ni profitable de tenir ensemble un grand nombre de porcs. Il peut se déclarer alors plus facilement des maladies contagieuses dans le troupeau ; ce qui est plus certain, c'est que dans nombre de porcs réunis, il y en a toujours de plus faibles qui resteront toujours plus petits si on les laisse avec les plus forts. Le proverbe : " Les gros mangent les petits " trouve ici son application, dans ce sens que les gros mangent toute ou à peu près toute la nourriture, tandis que les plus petits, les plus faibles s'en passent.

Un cultivateur qui a beaucoup de succès en industrie laitière nous faisait, l'autre jour, cet aveu : " J'avais, il y a deux ou trois ans, 24 vaches qui me donnaient un certain profit, mais pas assez pour dire que je faisais de l'argent avec mes vaches ; à la suite d'expériences, de recherches, d'essais avec le Babcock, j'ai découvert que 8 vaches dans mon troupeau me volaient, ne payaient pas leur entretien. Aujourd'hui, j'ai seize vaches et je trouve que l'industrie laitière est rémunératrice. Je suis convaincu que plusieurs de mes confrères sont dans le cas où j'étais, et qu'ils ont des pensionnaires dans leurs étables qui ne paient pas leur pension et ne se font aucun scrupule de les voler. "

Nous sommes bien de cette opinion nous aussi.

LANGAGE DU PARASOL

Le tenir élevé dans la main gauche—Je veux faire votre connaissance.

Le tenir élevé dans la main droite—Vous êtes trop volontaire.

Le tenir fermé sur le côté gauche—Suis-je moi.

Le tenir en avant de soi—C'est assez.

Le tenir sur l'épaule—Vous êtes cruelle.

Le fermer—Je veux vous parler.

Le laisser tomber—Je vous aime.

Mettre les boutons aux lèvres—M'aimez-vous.

Le plier—Renvoyez votre compagnie.

Le laisser reposer sur la joue droite—Oui.

Le laisser reposer sur la joue gauche—Non.

Le frapper dans la main—Je ne suis pas satisfaite.

Le balancer de tous côtés avec la main droite—Je suis mariée.

Le balancer de tous côtés avec la main gauche—Je suis engagée.

Le frapper sur le menton—J'aime.

Le faire tourner—Nous sommes vus.

L'employer comme éventail—Présentez-moi votre compagnie.

Porter le manche aux lèvres—Embrassez-moi.

Ne pas porter de parasol—C'est sage.

C'EST L'AVIS DE CHACUN

Le Baume Rhumal est le remède populaire pour guérir la toux, le rhume, la coqueluche, la grippe et les affections pulmonaires. 25c partout.

CHOSSES ET AUTRES

—Les Etats-Unis existent comme gouvernement depuis 109 ans.

—L'Europe paye chaque année plus d'un milliard de dollars pour maintenir la paix.

—L'Irlande souffre de la famine et des charges très onéreuses qui pèsent sur la propriété.

—C'est la troisième guerre étrangère que les Etats-Unis ont depuis la déclaration de leur indépendance.

—Du 1er janvier au 12 avril, plus de 10,000 immigrants sont allés s'établir au Manitoba.

—Plus de 1,000 médecins ont demandé à suivre l'armée et la marine américaines. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut, paraît-il.

—On lave le linge sale au Japon en l'attachant derrière une chaloupe et on le laisse ainsi traîner à l'eau courante jusqu'à ce qu'il soit net.

—En Chine il meurt vingt-deux personnes par minute ; 1,300 par heure ; 31,200 par jour ; 218,400 par semaine ; 873,000 par mois ; 10,483,200 par année.

—La laitue contient un principe légèrement opiacé appelé " opium de la laitue. " Une salade de laitue le soir est un bon remède pour une insomnie peu grave.

—Pour rafraîchir une chambre de malade par une journée de chaleur, ouvrez la fenêtre toute grande et penchez dans l'ouverture un essuie-main humecté dans de l'eau bien froide.

—Les odeurs désagréables provenant de la cuisson des choux, du jambon, etc., peuvent être évitées en mettant dans le pot quelques morceaux de charbon de bois ou de baies de poivre rouge.

—Une femme, Mme Parker, vient d'être élue maire de Kendrick, Idaho ; elle avait pour concurrent au scrutin l'un des hommes les plus populaires de la ville. Une femme " maire ", c'est tout naturel.

—Les dernières nouvelles du Klondyke nous apprennent qu'un mineur a été surpris dans un ouragan. Le sol était sec et poussiéreux. Quand l'homme arriva chez lui, il toussa et cracha pour cinq cent francs en poussière d'or.

—L'exposition provinciale habituelle de Montréal aura lieu, comme à l'ordinaire, cet automne. A une assemblée des directeurs tenue cette semaine au Monument National, il a été décidé de tenir cette exposition au mois de septembre prochain.

—L'une des curiosités de l'exposition de Paris en 1900 sera un cornet à piston de 250 pieds de haut qui sera actionné par un soufflet mécanique requérant une force de 60 chevaux-vapeur. Les airs joués par ce cornet à piston géant seront entendus de tout Paris.

—Un ingénieur californien est parvenu à solidifier le pétrole, sous forme d'une brique noire, solide, massive, brûlant comme du charbon avec peu de fumée et donnant trois fois plus de chaleur que celui-ci. Il s'en dégage une faible odeur de pétrole.

—L'Allemagne vient de célébrer le millième anniversaire de la fabrication de la première saucisse qui fut mise en vente en l'an de grâce 898. Ce n'était alors qu'une sorte de sac informe rempli de sang, de graisse et de débris de porc. Il a fallu attendre jusqu'en 1500 pour voir apparaître les fameuses saucisses de Francfort et de Strasbourg, à la cannelle et au safran.

C'EST DIFFICILE A CROIRE

Qu'on néglige un rhume qui peut dégénérer en consommation quand une bouteille de Baume Rhumal peut le guérir.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 1er mai 1898 : La politique nationale de la France lointaine, M. A. de Pourville ; Vasco da Gama, Mlle Maria Telles da Gama ; Horace Vernet, M. A. Dayot ; L'armée de Condé, M. Saint-Genis ; Le soleil des morts, M. Camille Maclair ; Frédéric Haas, M. A. de Koni ; Le plus Saint Autel, M. Francis Viel-Griffin ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

CE QU'IL Y A DE BON

L'emploi du Baume Rhumal pour guérir la bronchite est facile, agréable et toujours efficace.

—Il y a dans le Connecticut 250,900 catholiques. Près du cinquième de ce nombre sont des Canadiens-français. Cependant, sur 230 prêtres séculiers et une douzaine de religieux qu'il y a dans l'Etat, une quinzaine seulement sont Canadiens-français.

Sommaire du *Monde Moderne* du mois de mai 1898 : A côté de la vie, par Mme Bégamey, (5 comp.) ; La botanique de Bernardin de St-Pierre, par F. Faideau, (15 illust.) ; Bologne, par Gerspach, (13 illust.) ; Le Reichstag allemand, par O. Damotte, (1 grav.) ; Nos grandes cathédrales gothiques, par L. Gonse ; Le combat d'Ain-Bordj, par C. Roidot, (10 croquis) ; Le Bambouk et son or, par A. Mévil, (7 illust.) ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal, (6 fig.) ; La musique, par G. Danvers ; Chronique théâtrale, par M. Lefèvre, (2 illus.) ; Memento encyclopédique, (4 illust.) ; La mode du mois, par Berthe de Présilly, (15 grav.) ; La vie pratique ; La cuisine du mois ; Fantaisie décorative ; Caricature internationale ; Le mois comique ; Jeux et récréations ; Bibliographie.

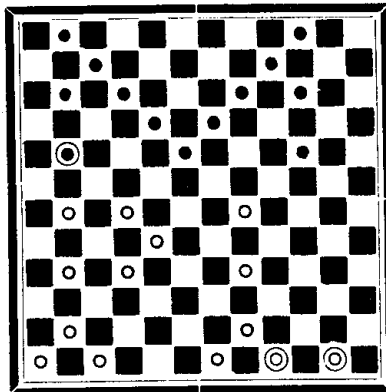
Pour les conditions d'abonnements, voir l'annonce.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 215

Composé par M. P.-A. Lamarre, Montréal et dédié à MM. C.-E. St-Maurice, Paradis et Lamarre.

Noirs—13 pièces



Blancs—14 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME No 214

Blancs		Noirs	
71	65	60	71
64	59	53	64
66	60	71	54
58	71	45	47
46	40	35	33
50	45	38	62
49	29	62	49
55	48	54	24
13	29	gagnent	

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N. Y. (Etats-Unis).

La Banque Ville-Marie

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3) pour les six mois courants égaux au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette Institution, et qu'il sera payable au bureau-chef ou à ses succursales, le ou après mercredi, le premier juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau-chef de la banque, mardi le 21ème jour de juin prochain, à midi. Par ordre du bureau de direction.

W. WEIR, Président.

MONFORT HOTEL

SITUE A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
CANDES, Paris Il date de 1849 B.S.—Dentaire

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
SANS COLIQUES NI NAUSÉES par les
SANS AUCUNE PURGATION ni avant ni après du
CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE MÈRE PURE sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARM. PHARMACIE HAUSGOW,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'ADRESSE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 543. P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dneber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
351 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs; Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Cha Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. M.



Poitrine parfaite par les **Foudros Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

22514



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

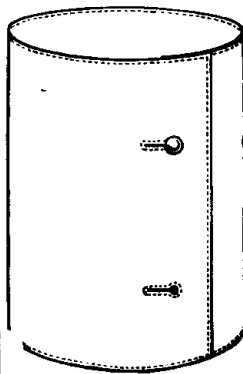
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT - Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: { Edifice New York Life, Montréal.
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 381 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc. Par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convainquant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le plus vigoureux marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DRÉARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

63,326

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.